

VOIR EN PAGES 2 ET 6 NOS PHOTOS SUR LE RAID DES AVIONS ALLEMANDS

EXCELSIOR

9^e Année. — N° 2.635. — 10 centimes. — Etranger : 20 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. — NAPOLEON. »

Vendredi

1
FÉVRIER
1918

RÉDACTION & ADMINISTRATION
20, rue d'Enghien, 20 — PARIS (X^e)
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 15.00
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Etranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B^{is} des Italiens. - Tél. : Cent. 80-88
« PIERRE LAFITTE, FONDATEUR »

LE CIEL DE PARIS PENDANT LE BOMBARDEMENT. — UN "AVIATIK" ABATTU



UNE VUE DU CIEL DE PARIS SILLONNÉ DE LUEURS PENDANT LA NUIT DU 30 AU 31 JANVIER



L'AVION ABATTU A L'EST DE PARIS ET BRULE PAR L'EQUIPAGE ALLEMAND, QUI FUT ENSUITE CAPTURE

Le grand ciel de Paris, sous lequel se profile la silhouette de la Ville que le Sacré-Cœur domine de sa masse, fut, dans la nuit de mercredi, sillonné par quatre escadrilles de "gothas". Notre photo donne de cette nuit un impressionnant spectacle.

Nous avons pu saisir, d'autre part, les détails de l'appareil allemand dont il ne reste plus que des débris. Il portait la marque D.F.W. et le n° C.-5.950. Il sort des ateliers de l'Aviatik Automobil Axiengesellschaft et supportait un moteur Benz de 225 chevaux.

Ayuntamiento de Madrid

LE RAID DES "GOTHAS" SUR PARIS

Le chiffre des victimes s'élève à 36 morts et 190 blessés, dont un grand nombre de femmes et d'enfants.

TROIS HOPITAUX ONT ÉTÉ BOMBARDÉS PAR LES PIRATES

J'ai vu de près, la nuit dernière, le calme et le courage de Paris. Comme le Parisien a une sensibilité qui est le signe le plus délicat de la vie, on ne saurait lui appliquer la pensée d'Horace : Les ruines le frappaient sans l'émouvoir ; mais il est maître de ses émotions, et il n'y eut, en fait, que des ruines relativement peu nombreuses dans sa ville.

L'alerte n'a surpris personne. Dès les premiers déchirements de l'air par les sirènes on se tint pour averti : les Gothas ! Nous les attendions : on les annonçait depuis si longtemps ! Le crescendo de l'alerte fut presque aussitôt ponctué par les coups de canon lointains de la défense de Paris. Ponctuation lente, coups à peine marqués, comme ceux d'une grosse caisse demeurant à la cantonade.

Mais le « qui vive » devenait plus vibrant. Les canons lançaient leurs sèches notes à des intervalles plus brefs.

La nuit était, sous la lune, d'une telle limpidité qu'on se souvenait à peine de l'insolite bruyard qui, dans la soirée, ne permettait pas d'y voir à deux pas devant soi. Aucun rayon tactile, aucun faisceau lumineux, aucune antenne de projecteur dans l'espace. L'éclatement hostile de la première bombe surprit l'oreille, déjà familiarisée avec le bruit réconfortant de la canonnade. Pas de peur, mais, franchement, on les croyait plus loin, beaucoup plus loin. Une seconde, une troisième bombe, un chapelet de projectiles, révélait qu'ils étaient au-dessus de leur but et qu'ils lâchaient méthodiquement leurs engins avec la certitude de ne le point manquer.

La voix qui, auprès de moi, prononçait « Une étoile filante ! » n'avait pas achevé qu'une explosion frappait un point que l'on eût dit dans notre voisinage immédiat, suivie d'un grand bruit de vitres et de verre brisés. La Parisienne qui recevait là le baptême du feu se sentit brusquement des muscles indolents, des jambes lourdes. Et il y eut, cette fois sur notre gauche, un autre éclair dans le ciel et comme le fracas d'un magasin de porcelaine mis en miettes. Les muscles de la passante avaient, du coup, retrouvé toute leur souplesse, et les jambes voulurent courir...

Nous eûmes la double et bizarre impression que nous exagérons nos risques et que nous allions droit vers le danger. Un gamin de Paris, passant sur sa bicyclette, lança d'une voix gavoche à demi grave : « Qu'est-ce que nous prenons ! » et disparut.

La capitale était soumise à un bombardement en règle. Cette constatation orienta notre curiosité professionnelle vers l'Alibi. Ce que la censure nous permettrait d'en dire.

À la Bourse, les services du Bureau de la Presse fonctionnent sans fièvre. Les cyclistes apportent les « morasses » comme d'habitude et avec elles des nouvelles qui, de l'un à l'autre, sont amplifiées par des imaginations qui travaillent dans l'absence. À côté, au bureau téléphonique, l'employé de nuit n'est préoccupé que de son standard. On communique des détails sur le raid qui valent d'être contrôlés.

On nous avait signalé, une excavation profonde, énorme, il y a un trou dans la chaussée, mais l'immeuble voisin a été sérieusement touché : volets, fenêtres, cloisons, devantures de fer ont été arrachés. La rue offre l'aspect d'un chantier de démolitions et toutes les vitres du voisinage jonchent le sol, émiettées. Un service d'ordre est déjà organisé. Les curieux vont et viennent comme des ombres. Au commissariat, deux cadavres gisent dans un coin, recouverts d'un grossier linceul.

Nous allons de la place de la Concorde. On nous avait dit qu'un avion allemand s'y était abattu. Hélas ! c'est un des nôtres ! La lune éclaire sa cocarde sous la puissante silhouette de l'un des chevaux de Marly. L'aile droite est brisée, la gauche est dressée, soutenue par le candélabre qu'elle a renversé et dont le gaz surpressé s'échappe avec un petit bruit sinistre. Le pilote Jean S... et le bombardier Lefège ont été transportés à l'Hôtel Crillon, puis à l'hôpital Beaujon. Nous regardons les débris pathétiques de leur appareil. Quelle pauvre chose qu'un grand oiseau mort ! Là haut, on en voit passer, on en devine d'autres si vivants ! Leur lumière, qui fait alterner régulièrement les couleurs, les signale à leurs compagnons de poursuite, mais aussi, semble-t-il, à leurs adversaires redoutables. Des escadriers les sillonnent le ciel. On entend les tours d'hélice de puissants moteurs.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Les premiers renseignements indiquent que quatre escadrilles d'avions ennemis ont franchi les lignes au nord de Compiègne, se dirigeant sur Paris. Grâce à la grande limpidité de l'atmosphère, les appareils purent se tenir à une altitude très élevée. Ils approchèrent de l'agglomération parisienne du côté nord et nord-est. Ils jetèrent successivement des projectiles sur plusieurs communes de la banlieue de Paris.

Puis, survolant Paris, principale dent sur la rive droite, ils lancèrent en quelques instants la presque totalité de leurs bombes.

Plusieurs de celles-ci n'ont pas éclaté, mais d'autres ont fait d'assez nombreuses victimes, parmi lesquelles on compte surtout des femmes et des enfants. Deux hôpitaux ont été atteints, plusieurs immeubles incendiés ou fortement endommagés.

Le nombre des tués atteint une vingtaine et celui des blessés dépasse une cinquantaine.

Les services de police et de sauvetage ont fonctionné avec une remarquable célérité.

Une trentaine d'avions français s'étaient portés, dès que le signal d'alarme fut donné, à la rencontre de l'ennemi. Des combats ont eu lieu en plusieurs endroits au nord de la capitale, au cours desquels un avion allemand a été abattu. Les aviateurs ont été faits prisonniers. D'autre part, un de nos appareils a dû chercher un point d'atterrissage dans Paris par suite d'une panne de moteur ; les pilotes et le mitrailleur ont été blessés.

Un rapport ultérieur donnera le chiffre de nos pertes.

On connaît maintenant le chiffre de nos pertes à la suite du raid aérien d'hier : 36 morts, dont 22 à Paris et 14 en banlieue ; 190 blessés, dont 114 à Paris et 76 en banlieue, ont été victimes de l'attaque ennemie, parmi lesquels un grand nombre de femmes et d'enfants.

Trois hôpitaux ont été atteints par les bombes, et dans l'un d'eux un incendie s'est déclaré.

Aussitôt l'alerte donnée, dans des conditions régulières, les services de sauvetage ont fonctionné avec une rapidité remarquable. Les sapeurs-pompiers notamment furent, de 23 h. 45 à 1 h. 30, appelés à trente-deux endroits différents, tant à Paris qu'en banlieue. Il a été possible de répondre simultanément à toutes les demandes. Le matériel est arrivé dans le minimum de temps sur les lieux des divers sinistres ; l'organisation des secours fut parfaite.

Une soixantaine de nos avions au total ont pris l'air, dont une trentaine y sont demeurés en permanence. En quelques minutes, les escadrilles de la défense avaient rejoint la patrouille qui croisait au-dessus de Paris avant l'alerte.

L'ennemi, dont un appareil fut descendu à la suite d'un combat aérien au-dessus de Chelles, a pu vérifier que son attaque n'avait pas surpris la vigilance de notre aviation.

Ce trépignement esboulé à la présence d'un Gotha ? On n'ose répondre. Pourtant, des trajets phosphorescents de projectiles dans l'azur sont suivis de nouveaux éclatements à terre. Il y a une accalmie. Est-ce la fin de l'orage ? Les coups de tonnerre reprennent, mais les points de chute s'éloignent.

Nous reprenons notre course : ici un immeuble a été entamé dans ses étages supérieurs comme un bloc par un ciseau gigantesque. Les maisons voisines, un musée-hall entre autres, ont été frappées par une pluie de moellons et de gravats qui sont devenus une poussière blanche. Le projectile a traversé le toit, a suivi la cage de l'escalier et a éclaté au-dessus du rez-de-chaussée.

Là le choc a ouvert un mur et a séparé en deux la façade. Partout ailleurs le spectacle reste tragiquement et lamentablement le même. L'aurore nous surprend au bord d'un canal en face d'une maison trapue sans étage. Tout l'intérieur a été démantelé par l'explosion. Seul le lit où les deux époux étaient couchés est resté dans la chambre, et dans le bois une quantité de déchettes de verre sont venues se ficher. Le ménage n'a pas une égratignure.

Nous l'avons échappé belle, nous dit l'inspecteur de la navigation du arrondissement. Nous sommes sortis pieds nus dans le verre à travers les décombres. Des pavés qui étaient à la place de cette excavation, trois sont chez nous. Nous n'avons plus un meuble. Tout était neuf, nous venions de nous installer, car je ne suis ici que depuis mon retour du front.

Tout près de là, ... ont été coulés, une caserne de pompiers n'a plus ni toiture, ni portes, ni fenêtres. A un étroit carrefour, des immeubles ont eu leur façade enlevée. Dans le fond d'une boulangerie éventrée, des pains ont été relevés et replacés sur les étagères.

Cet endroit, en bordure du canal, semble avoir été particulièrement visé et l'on peut

supposer que les Gothas se croyaient alors au-dessus de la Seine.

Ce « secteur » a été visité longuement par le président de la République au cours d'un itinéraire comprenant tous les points sinistres de Paris et de la banlieue. M. Clemenceau, président du Conseil, accompagnait M. Raymond Poincaré et nous avons également reconnu M. Pams, ministre de l'Intérieur, le préfet de police, le préfet de la Seine, les présidents du Conseil municipal de Paris et du conseil général de la Seine, etc. Ils n'avaient pas attendu le jour pour commencer leurs investigations et leurs visites personnelles.

Un adjudant de pompiers qui a passé toute la nuit à conduire des hommes d'un endroit à l'autre donne sur le raid dans ce quartier des détails circonstanciés que le président de la République écoute avec un intérêt marqué. M. Clemenceau, toujours semblable à lui-même, le chapeau légèrement sur la droite, passe d'une pièce à l'autre, regarde les dégâts, touche des débris du bout de sa canne et sort par un mot d'une méditation profonde.

Sur le chemin que nous parcourons, les roues des voitures déterminent la déflagration de la poussière de mélinite épanchée sur le sol comme de la fleur de soufre. — R. V.

EN BANLIEUE

La banlieue a été sur certains points l'objet du même bombardement que Paris. Une importante localité a reçu plus de vingt projectiles et l'on signale parmi les victimes un jeune homme de dix-huit ans, tué au moment où il rentrait chez lui. Quatre personnes couchées ont été atteintes dans le pavillon d'une cité ouvrière.

Une brasserie a été fortement endommagée par une torpille. Il y a eu vingt-cinq blessés, dont trois seulement sont à l'hôpital.

Sept bombes sont tombées dans le cimetière. Dans une usine un contremaître a été tué, une dizaine d'ouvriers ont été blessés. Une bombe a provoqué un incendie dans un établissement et dans des baraques de construction légère.

Les petits pensionnaires d'une grande école ont été au nombre de ceux qui l'ont échappé belle. L'alerte les surprit dans leur dortoir et le directeur vint les inviter à se lever en toute hâte pour chercher un abri dans les caves. Le dernier était à peine engagé dans l'escalier qu'une explosion formidable ébranla le bâtiment.

On se rendit compte, après, qu'une bombe avait éclaté dans le dortoir qui venait d'être évacué.

Le portier d'une usine de couleurs n'a pas eu moins de chance. Il descendit tout d'abord dans le sous-sol. L'endroit ne lui semblait pas présenter une garantie suffisante, il remonta. Bien lui en prit : un projectile vint frapper l'endroit qu'il venait d'abandonner.

Bonbons homicides

Dans une localité de banlieue, un ouvrier d'usine et son enfant ayant ramassé des bonbons au point de chute d'une bombe ont eu les doigts brûlés. Les bonbons ont été aussitôt remis entre les mains de l'autorité et transportés au Laboratoire municipal, où ils feront l'objet d'une analyse.

La première visite aux victimes

Au cours de la nuit, à trois heures, MM. Nail, garde des sceaux ; Loucheur, Jeanne, Albert Fabre, Mithouard, Delanney, Raux, Deslandes et Mandel étaient allés saluer les victimes à l'hôpital Beaujon et à l'hôpital Saint-Antoine. MM. Mithouard et Deslandes ont eu la douleur d'identifier parmi les victimes leur ancien collègue le docteur Salmon.

Demain ?

Encouragés par cette première expérience, les Allemands peuvent être tentés de revenir. Ils ne peuvent rien contre la santé morale de Paris. Encore convient-il que nous prenions quelques précautions afin de diminuer leurs chances et nos risques. Entre les étages et la cave que choisir ? Les résultats de ce raid ne permettent pas de se prononcer de façon nettement affirmative. Cependant la cave doit être préférée dans les immeubles où elle est solidement voûtée. Ceux qui n'ont pas cet abri en trouveront un dans les galeries du Métro et du Nord-Sud, qui seront ouvertes toute la nuit au public en cas d'alerte.

LA PRÉSERVATION DES ŒUVRES D'ART

Les raids des Gothas sur Paris non seulement menacent la vie des Parisiens, mais mettent aussi en danger les chefs-d'œuvre et objets d'art que nos monuments abritent. Nous sommes allés demander au sous-secrétaire des Beaux-Arts quelles étaient les précautions qu'on allait prendre pour préserver le patrimoine artistique de Paris.

M. d'Estournelles de Constant nous a répondu que déjà depuis le mois de septembre 1914 le plus précieux avait été mis à l'abri, à Toulouse. On y expédie, en ce moment, quelques gobelets qui étaient encore ici.

Quant aux monuments, M. Pierre Léon nous a affirmé que l'on étudiait actuellement les mesures à prendre.

M. J.-L. DUMESNIL ENTENDU A LA COMMISSION DE L'ARMÉE

M. J.-L. Dumesnil, sous-secrétaire d'Etat à l'Aéronautique militaire a été longuement entendu hier par la commission de l'Armée de la Chambre sur le raid de Gothas effectué sur Paris pendant la nuit du 30 au 31 janvier.

Il a donné les renseignements les plus circonstanciés sur les conditions dans lesquelles ce bombardement s'est produit et sur la mise en œuvre, qui fut régulière et normale, des moyens d'alerte et de défense du camp retranché de Paris.

Le sous-secrétaire d'Etat a enfin fait connaître à la commission les moyens nouveaux qui seront employés à la suite des constatations faites au cours du raid.

UN AVIATIK EST ABATTU AU RETOUR

Les deux officiers qui le montaient déclarent que 4 escadrilles de 7 appareils sont venues sur la capitale.

Un appareil ennemi s'est abattu à l'est de Paris. Nous donnons, en première page, la photographie de ses débris. C'est un petit avion sorti des usines de l'Aviatik Automobil Aktien-Gesellschaft, de la marque D. F. W., n° C. 5.950. Il portait un moteur Benz, de 225 HP. Il avait à son bord, comme provisions de voyage, quatre bombes de 10 à 12 kilos et deux de 50 kilos, et était monté par deux jeunes officiers : l'un, sous-lieutenant, âgé de vingt ans ; l'autre, sous-lieutenant observateur, âgé de vingt-cinq ans. Tous deux barons, d'ailleurs. Ils sont prisonniers. Fouillés, ils n'avaient sur eux aucun papier. Si, un : l'ordre écrit de bombarder Paris, sauf les hôpitaux et les écoles. Avec un sourire bien allemand, ils expliquent que l'ordre est ainsi libellé afin de leur éviter d'être fusillés. Inutile d'ajouter qu'ils n'ont pas craint, dans ces conditions, d'outrepasser cet ordre. Nous en donnons, par ailleurs, la preuve énoncée.

Il s'agit d'un raid de Soissons en escadrilles de sept appareils chacune, de divers modèles.

Il y avait parmi eux quelques « Gothas », mais surtout des avions à moteur unique, du même type que l'Aviatik monté par les deux barons.

Ces appareils constituaient quatre groupes qui arrivèrent successivement sur Paris. Le premier — celui des aviateurs de grande classe — emmenait, dans sa tournée sur la capitale, deux officiers du G. G. allemand. Les trois groupes suivants, après avoir repéré la marche des « as », entrèrent en lice, successivement, à la suite de leurs pionniers, de vingt minutes en vingt minutes.

Ils ne formaient point des groupes compacts, mais au contraire s'avancèrent, si l'on peut dire, en tirailleurs, à des altitudes qui variaient de 1.000 à 4.000 mètres, et volaient, naturellement, à deux. D'une allure très vite ils parvinrent à éviter le contact. Ils subirent cependant par huit fois l'attaque, à 2.000 mètres environ, de nos avions-canoniers. A 4.000 mètres, même, un duel se produisit.

C'est au cours d'une de ces rencontres avec un avion de l'escadrille française 461, monté par le sergent-pilote Vergnez et par le dessinateur humoriste Billard, présentement mitrailleur, qui faisait sa ronde vers Vincennes, que l'aviatik des deux barons fut touché. De très près, le mitrailleur Billard envoya une balle dans le carter et dans le tube d'admission de l'avion ennemi. Le D. F. W. laissa alors tomber ses bombes, puis commença à brûler. C'est alors qu'il fut « attrapé » entre Vaires-sur-Marne et Lagny.

Le feu a-t-il été mis par le tir des nôtres ou bien les Allemands, touchés dans leurs œuvres vives, ont-ils incendié leur appareil ? On ne sait. Les avions de nos ennemis, en effet, portent généralement des bombes spéciales dont la destination la plus exacte est de mettre le feu à bord quand ils sont menacés d'un atterrissage forcé.

Les deux barons paraissent satisfaits. Celui qui a vingt ans regrette, pourtant, de voir sa carrière un peu brusquement interrompue. Mais l'autre prend la chose du bon côté. Il siffle un air. Un soldat le reconnaît, cet air. Parbleu ! C'est la *Marche*. Alors le soldat : « Je parie que vous avez été élevé à Paris ! » Et le sous-lieutenant de répondre, avec un sourire : « Vous avez gagné ! »

LES PROJECTILES

Les services du laboratoire municipal ont recueilli des projectiles non explosés lancés par les Gothas.

On a pu ainsi se rendre compte que ces projectiles étaient de trois sortes : des torpilles à ailettes d'une centaine de kilos, des bombes explosibles et des bombes incendiaires.

On évalue à 70 le nombre des engins lancés par les Gothas, mais on n'a pas trouvé trace de bombes à gaz asphyxiantes.

L'HOMMAGE D'UN SOLDAT A LA POPULATION DE PARIS

Lorsque l'alerte signalant l'arrivée des avions boches fut signifiée aux Parisiens, nous venions de quitter un officier, venu en permission de détente et qui, au séjour prolongé dans la zone de Verdun, aux mois particulièrement pénibles de septembre et d'octobre, avait accoutumé à ces bombardements nocturnes, qui faisaient des cantonnements de repos pour les troupes du front des séjours indésirables et trompeurs quant à leur destination.

Comme nous lui demandions son impression sur la façon dont le Parisien profane accueille ces démonstrations bruyantes et bien plus faites dans un but d'effacement moral que dans un but de destruction qui reste hypothétique, notre camarade nous dit :

« Mais le Parisien est épatant : il semble se rire — et peut-être un peu trop — du danger qu'il peut courir. Je dus, dans un rôle de conseiller que je ne pensais pas avoir à tenir un jour, en semblable occurrence, m'ingénier à faire connaître les risques possibles pour limiter les imprudences commises. Et sur la route où me poussait tant la curiosité que l'habitude il me fit mentir pour être quelque peu cru. J'ai connu, pendant deux heures, toutes les formules fatalistes exprimées dans le plus ironique langage. J'ai vu des enfants insolentement joyeux, des femmes inconsidérément curieuses et des hommes bien inutilement téméraires. C'est un peu blâmable, certes, et ce le serait plus encore si ce n'était si français. Mais si les Boches qui veulent semer la terreur mesuraient les risques qu'ils peuvent courir aux résultats qu'ils obtiennent, ils n'insisteraient pas. Et ils se diraient qu'une offensive manquée n'a pas toujours empêché une contre-offensive plus heureuse. »

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE
Rue du Rivoli, 53, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.



ILS AVAIENT ORDRE DE NE PAS BOMBARDER LES ÉCOLES !...

Les aviateurs abattus avec leur appareil dans la banlieue ont montré un ordre qui leur interdisait de bombarder les hôpitaux et les écoles... Voici le dortoir d'une école où se trouvaient 200 enfants heureusement partis avant le bombardement.

Nos services photographiques ont fonctionné pendant toute la nuit de mercredi à jeudi et pendant toute la journée d'hier. Nous avons pu obtenir ainsi une série complète de clichés tout à fait remarquables, mais que les nécessités de la défense nationale nous interdisent de publier pour l'instant.



NE RESTEZ PAS AUX ÉTAGES SUPÉRIEURS DE VOS MAISONS !...

C'est un conseil qui a été plus donné que suivi. Cette photographie, prise « quelque part », à Paris, témoigne, entre autres, qu'il eût été mieux de le suivre. Qu'elle serve au moins d'exemple pour l'avenir !

DÉBAT A LA CHAMBRE SUR LE PAIEMENT DES COUPONS RUSSES

Le gouvernement considère que les engagements financiers de la Russie sont indépendants des changements de régime.

La question du paiement des coupons russes a été portée hier devant la Chambre par M. Albert Grodet, à l'occasion de la discussion du projet qui, augmentant de 408 millions le chiffre des avances que le gouvernement est autorisé à consentir aux nations alliées ou amies, le porte à 6 milliards 421 millions.

Après avoir rappelé que le montant de la dette russe vis-à-vis du gouvernement français atteignait, au 25 janvier courant, 4.281.565.717 francs, dont 3.250.000.000 pour les bons du Trésor escomptés par la Banque de France — comprenant le paiement des coupons russes et l'amortissement de la dette russe — M. Albert Grodet a posé au ministre des Finances deux questions précises :

1^{re} Le paiement des coupons russes continuera-t-il à être effectué en France à la charge du Trésor français ? a-t-il demandé.
2^e La décision prise par la Conférence interalliée sera-t-elle soumise à la ratification des Chambres, conformément à la loi du 16 juillet 1875 ?

M. Klotz rappela qu'en décembre dernier le gouvernement français avait déclaré qu'il considérait que les engagements financiers pris au nom de la Russie étaient indépendants des changements de régime et qu'ils s'imposaient à tous ceux qui représentent la Russie :

— Si la Russie reniait ce principe, a-t-il dit, elle s'exposerait à ne plus jamais trouver de crédits au dehors ! C'est un principe qu'il faut rappeler et qui devrait être un article essentiel du Code de la Société des Nations. Le coupon de février sera payé dans les mêmes conditions que le coupon de janvier. Les Alliés examineront les questions délicates qui touchent à ce problème du paiement des coupons russes. Quand nous aurons réglé les principes, la question vous sera soumise. Voilà pourquoi je n'ai pas encore déposé le projet de crédits : il le sera au cours du présent trimestre.

Faisant observer que le paiement de ce coupon de février représentait une dépense de 40 millions, M. Albert Grodet réclama la communication de l'accord diplomatique qui interviendrait à ce sujet entre les Alliés.

Sur une question de M. Barthe, M. Klotz indiqua encore que les paiements des avances consenties aux troupes russes en France avaient lieu sous le contrôle le plus étroit du gouvernement français.

— Vous avez parlé du coupon de février, dit M. Chassaing. Pouvez-vous donner les mêmes assurances pour les coupons futurs ?

— J'ai fait connaître, répondit M. Klotz, que j'avais des conversations avec les Alliés et que nous prendrions des décisions communes. Jusque là, il n'y a que des mesures conservatoires et transitoires.

M. Emmanuel Brousse fit alors une proposition :

— Nul n'ignore, dit-il, que l'épargne française a prêté à la Russie 15 milliards, sur la recommandation d'importantes commissions. La situation était bonne alors. S'il y a aujourd'hui des pertes, le gouvernement ne pourrait-il faire appel à ces établissements ?

Le ministre des Finances refusa d'accepter que la question soit ainsi posée :

— Le gouvernement est en face de la Russie à qui il a fait confiance, répliqua-t-il. Il lui fait toujours confiance. C'est un point de vue dont il ne déviât pas !

Au nom de ses amis socialistes, M. Marius Moutet déclara refuser de consolider la situation d'établissements de crédit qui, uniquement soucieux de toucher de fortes commissions, ont négligé notre développement économique.

— La dette russe serait-elle une dette nationale française ? demanda-t-il.

Très applaudi sur de nombreux bancs, mais vivement interrompu par l'extrême-gauche, M. Klotz répondit :

— Lorsqu'en 1905 la France donna son concours financier à la Russie, c'était parce que la Russie en avait besoin pour ses chemins de fer. L'intérêt de la France est de ne pas délier les liens qui l'attachent à la Russie. La France est généreuse, c'est entendu, et elle prête son argent. Mais elle aussi emprunte au dehors. Pourquoi diminuer la valeur de son crédit par des paroles imprudentes ? Attendez la victoire : vous ferez après de l'histoire ! Le gouvernement entend remplir son devoir jusqu'au bout. La Chambre dira s'il a tort.

Le projet fut ainsi voté par 360 voix contre 112.

Les pensions

La Chambre reprit ensuite la discussion des pensions dont elle vota les derniers articles. Elle statuera mardi sur l'ensemble, la commission ayant à se prononcer auparavant sur une disposition additionnelle de M. Pressmane.

A signaler l'adoption, malgré l'opposition de la commission, qui voulait faire régler la question par décret, d'un amendement de M. Chassaing assurant le « personnel féminin du service de santé » aux militaires pour le bénéfice de la loi sur les pensions.

Aujourd'hui, interpellations.

Léopold BLOND.

A la Commission d'instruction de la Haute Cour

La commission d'instruction de la Haute Cour a poursuivi hier l'examen des dossiers de l'affaire Malvy et décidé de demander à la commission de l'armée communication du rapport de M. Henry Bérenger sur la sûreté nationale.

LE "TIP" remplace le Beurre

Auc. Pellerin, 82, r. Rambuteau (249) le 1/2 kg.

A VENDRE

120 feuilles de verre cathédrale de 0,57 x 0,49, épaisseur 4 m/m. Urgent. Ecrire à M. Segond, 20, rue d'Enghien, Paris.

5 HEURES
DU
MATIN

L'ARMÉE ROUMAINE PROGRESSE EN BESSARABIE

Les troupes russes en Roumanie sont dans une position difficile.

Londres, 31 janvier. — Le Times publie la dépêche suivante de Petrograd, 28 janvier :

Les Roumains ont occupé Kichinef ; ils continuent à avancer. Les troupes russes en Roumanie sont dans une position très difficile. Le comité russe en Bessarabie demande qu'elles aient le droit de passer librement avec leurs armes et leurs bagages.

D'autre part, l'agence Reuter reçoit de Petrograd des détails sur la collision qui s'est produite entre Russes et Roumains le 23 janvier, le long de la voie ferrée Ungeni-Kichinef.

On déclare que trois bataillons russes ont cerné un petit détachement roumain qui occupait une gare et ont sommé celui-ci de se rendre.

Les Roumains ont télégraphié à Ungeni que leur position était critique et ont offert en même temps une résistance des plus déterminées. Après une heure et demi de tir effectué par les mitrailleuses et la mousqueterie, tous les Roumains, à part une poignée d'hommes, étaient hors de combat, mais un train approchant d'Ungeni amenant un bataillon d'infanterie qui, armé de quatre pièces de campagne et de mitrailleuses, a attaqué immédiatement et repoussé les Russes. Les deux partis ont subi des pertes considérables.

Les maximalistes décident la création de l'« armée rouge »

Petrograd, 31 janvier. — Le conseil des commissaires du peuple a décidé de créer une « armée rouge » formée des éléments les plus intelligents des classes ouvrières, pour défendre les victoires remportées par la révolution. C'est le conseil des commissaires qui exercera le commandement suprême de l'armée rouge. La direction effective de l'armée sera confiée à un collège pauvre créé par le commissariat de guerre.

Deux aviateurs français ont bombardé la gare de Thiaucourt

OFFICIEL. — Dans la journée du 29 janvier, un de nos équipages, composé du capitaine Vuillemin et du sous-lieutenant Lereux, a bombardé, à très faible hauteur, la gare de Thiaucourt, où un grand incendie s'est déclaré.

Dans la journée du 30, un avion allemand a été abattu par nos pilotes, et trois autres sont tombés dans leurs lignes à la suite de combats.

Il se confirme, en outre, que trois appareils ennemis signalés comme gravement endommagés les 9 et 25 janvier ont été réclément abattus.

Le capitaine Vuillemin est un de nos remarquables officiers. Il descendit son premier avion le 27 avril 1915 à coups de carabine. En un mois, devant Verdun, il ne livra pas moins de 40 combats. C'est un modeste et un brave dans toute l'acceptation du mot ; il mérite l'hommage qui vient de lui être rendu.

L'élection du maréchal Joffre est fixée au 14 février

L'Académie française, ainsi que nous l'avions fait prévoir, a fixé hier au jeudi 14 février l'élection du successeur de Jules Claretie, c'est-à-dire de M. le maréchal Joffre, dont les titres seront présentés jeudi prochain, 7 février.

Le scrutin sera ouvert à deux heures. Vingt-quatre nouveaux candidats ont adressé leurs lettres, dont lecture a été donnée en séance. Ces vingt-quatre candidats sont :

Sur le fauteuil d'Alfred Mézières : MM. Joseph Reinach, René Boylesve, l'abbé Oubrè, J.-M. Lacombe.

Sur le fauteuil de Paul Herriot : MM. François de Curel, Léopold Lacour.

Sur le fauteuil d'Emile Faguet : MM. Adolphe Brisson, Charles Le Goffic, Georges Goyau.

Sur le fauteuil du marquis de Vogüe : MM. Chenu, ancien bâtonnier ; Jacques Normand, André Chevrillon, le baron Seillière, Imbart de La Tour.

Sur le fauteuil du marquis de Ségur : MM. Valléry-Radot, le vicomte d'Avenel, le vicomte de Reiset, Adrien Mithouard, président du Conseil municipal ; Welschinger, de Lanzac de Laborie.

Sur le fauteuil de Francis Chalmers : MM. Jules Cambon, Charles Benoist, Hugues Le Roux, Pierre Millev.

On annonce, en outre, la candidature de M. Emile Fabre au fauteuil de Jules Lemaitre.

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Front français

14 HEURES. — Nos patrouilles, opérant en divers points du front, ont fait des prisonniers. Rien à signaler sur l'ensemble.

23 HEURES. — Rien à signaler, en dehors d'une lutte d'artillerie assez violente dans la région de Filirey.

Front britannique

13 HEURES. — Nos patrouilles ont ramené des prisonniers, la nuit dernière, dans la région d'Ephry. Aucun autre événement à signaler en dehors d'une certaine activité de l'artillerie allemande au sud et au nord de Lens et vers Passchendaele.

22 HEURES. — Nos patrouilles ont fait encore aujourd'hui un certain nombre de prisonniers en différents points du front. Quelque activité de l'artillerie allemande au sud de la route Arras-Cambrai.

Front italien

Dans la zone du plateau d'Asiago et sur le théâtre même des actions accomplies ces jours passés par les troupes de la 1^{re} armée, nos détachements ont continué hier des poussées énergiques au sud d'Asiago et à l'ouest du val Frénzola. Ils ont amé-

L'ALLEMAGNE ORGANISE A PRÉSENT LE SILENCE AUTOUR DES GREVES

Il y a encore 120.000 grévistes à Berlin et la nervosité persiste dans tout le pays.

L'autorité militaire allemande vient de suspendre pour trois jours la Gazette de l'Allemagne du Nord, l'organe officiel le plus qualifié du gouvernement prussien. C'est l'indice d'une singulière nervosité.

De nombreux journaux libéraux et socialistes ont été ces jours-ci l'objet de mesures de rigueur en raison de leurs commentaires sur les grèves et sur la paix. Mais qu'un journal essentiellement gouvernemental soit atteint à son tour, c'est le signe que les discussions et les polémiques sur la question de l'annexionnisme se sont étendues à toutes les sphères et ont gravement troublé les esprits.

Quant au mouvement ouvrier, l'agence Wolff organise la conspiration du silence, et il ne filtre plus à ce sujet que de rares nouvelles, d'ailleurs incertaines et contradictoires. L'autorité impériale a baissé le rideau sur le spectacle donné par les milliers de grévistes allemands. Elle commence évidemment à redouter la contagion du maximalisme par l'exemple.

On sait seulement que les réunions sont interdites à Berlin et que, dans la même ville, les boulangers menacent de suspen-

dre le travail. Les ouvriers de Saxe — le « royaume rouge » — s'agitent à leur tour. La liaison entre les protestataires de la capitale et ceux des autres parties de l'Empire s'organise. Enfin M. Walhaf, secrétaire d'Etat à l'Intérieur, a refusé de parler de politique avec les délégués.

La question est de savoir l'attitude que prendront les syndicats, si puissants chez les travailleurs allemands, et si les majoritaires ne feront pas office de modérateurs. Lorsque le rideau se relèvera, nous saurons ce que la crise est devenue et si le militarisme prussien a réussi à étouffer le mouvement ou s'il a dû recourir à la répression. — J. B.

AMSTERDAM, 30 janvier. — On mande de Berlin en date du 30 :

Depuis hier, l'extension des grèves a été peu considérable. On estime que le nombre des grévistes à Berlin ne dépasse pas cent vingt mille. Sauf quelques rares exceptions, tous les journaux ont paru. L'aspect des rues est normal. Nulle part dans l'empire, il n'y a eu de troubles.

La deuxième réunion du Comité de guerre a eu lieu hier à Versailles

Le Comité de guerre interallié n'a pas tenu de réunion hier matin. Après une longue promenade dans le parc et au hameau de Marie-Antoinette, M. Lloyd George s'est rendu au Trion-Palace, où il a travaillé en compagnie de ses secrétaires, jusqu'à onze heures quarante-cinq. Il est ensuite rentré à la Villa Romaine, où il avait convié à déjeuner quelques intimes.

Le général Wilson a passé la matinée à Paris.

L'après-midi, M. Clemenceau arrivait de Paris en automobile au Trion-Palace, à 2 heures 25. Il était bientôt suivi, à 2 h. 30, du général Cadorna et du général Bliss.

A trois heures s'ouvrait la seconde

séance plénière du comité, séance exclusivement consacrée à des questions d'ordre militaire, qui s'est terminée à 18 heures 45.

La Chambre des communes repousse la représentation proportionnelle

Londres, 31 janvier. — Après de longs débats, auxquels ont pris part MM. Asquith, Balfour et d'autres membres éminents de la Chambre des Communes, l'amendement récemment voté par la Chambre des lords, au sujet de la représentation proportionnelle, a été repoussé par 223 voix contre 113.

* Il est peu probable que les lords insistent au sujet de cet amendement, étant donné le caractère décisif du vote qui a été rendu hier soir.

Le Sénat discute la loi de pardon

Le Sénat a poursuivi hier la discussion de la proposition de loi de MM. Henry Chéron et Ernest Cauvin attribuant le droit de pardon aux tribunaux correctionnels à l'égard des prévenus qui n'ont pas encore été condamnés et étendant les conditions d'application de la loi de sursis.

Des aviateurs alliés bombardent Zeebrugge

AMSTERDAM, 31 janvier. — Le Telegraaf publie une dépêche reçue de la frontière belge annonçant que des aviateurs alliés ont violemment bombardé, hier après midi, la ville et le port de Zeebrugge. D'autres aviateurs ont lancé des bombes sur le port de guerre et les dépôts de Bruges ainsi que dans les environs de Gand. — (Information.)

NOUVELLES BRÈVES

Une indemnité de vivres aux permissionnaires. — M. Mourier, député du Gard, vient de déposer à la Chambre un projet de résolution invitant le gouvernement à accorder une indemnité représentative de vivres de deux francs par jour à tous les soldats permissionnaires de l'intérieur.

Encore une fois, l'Espagne va protester auprès du gouvernement allemand

MADRID, 31 janvier. — Le Conseil des ministres, tenu sous la présidence du roi, s'est occupé de la note relative au Giralda ; il en a approuvé les termes.

M. Garcia Prieto a été chargé de la rédaction du document qui sera envoyé directement à Berlin sans l'intermédiaire de l'ambassadeur allemand à Madrid. (Havas.)

Neuf avions ennemis abattus par les Anglais

OFFICIEL. — Le beau temps a permis hier à l'aviation de continuer à montrer de l'activité. Toutefois, la brume, un peu plus forte que les jours précédents, a gêné les opérations de réglage. Nos pilotes ont effectué plusieurs reconnaissances à grande distance, au cours desquelles ils ont pu prendre de nombreux clichés. Ils ont fortement bombardé un aérodrome au sud de Gand, un important dépôt de munitions à l'est de Roulers et les voies de garage de Courtrai. Des troupes, convois et batteries en action ont été pris sous leurs feux.

Quatre appareils allemands ont été abattus en combats aériens et quatre autres contraints d'atterrir désarmés. Un neuvième avion ennemi a été abattu par nos canons spéciaux. Tous les nôtres sont rentrés indemnes.

L'ennemi a jeté, dans la nuit du 30 au 31, quelques bombes sur nos zones arrière.

Nos pilotes ont poursuivi le bombardement de ses cantonnements, hangars et dépôts de munitions.

LA JOURNÉE JUDICIAIRE

M. Louis Malvy, ancien ministre de l'Intérieur, a été entendu, hier matin, de 9 heures à 10 h. 45, par le capitaine Bouchardon.

M. Malvy s'est expliqué sur ses relations avec M. Caillaux pendant les trois années qu'il passa place Beauvau.

Dans l'après-midi, de 3 heures à 4 h. 1/2, le magistrat instructeur a recueilli la déposition de M. Aristide Briand, ancien président du Conseil, sur l'affaire Caillaux.

M. Briand était, on s'en souvient, président du Conseil, lorsque M. Caillaux fut, en 1914, chargé d'une mission en Argentine.

Le capitaine Mangin-Bocquet a entendu, hier après-midi, un employé du bureau de postes à la Chambre des députés qui était chargé de l'expédition des télégrammes de M. Turmel ou de la réception de ceux qui étaient destinés au député de Guingamp.

Bolo cite de nouveaux témoins

Bolo vient de faire signifier au commandant Jullien une nouvelle liste de témoins. Ce sont : Mme Camille Bouchart ; MM. Philippe Bouchart, Jacques Dhur, Elysée Cusmer, Girard, de Pongalland, Wallard, Drosen, Elie Terrieux, Joniaux, Clément et Pécaut.

LE RAID SUR PARIS ET LE RADIO ALLEMAND

« C'est à titre de représailles », osent affirmer nos adversaires.

GENÈVE, 31 janvier. — Le communiqué allemand s'exprime en ces termes au sujet du raid d'avions sur Paris :

Dans la nuit de Noël et dans le courant du mois de janvier, les aviateurs ennemis ont, malgré nos avertissements, attaqué de nouveau des villes ouvertes allemandes, très éloignées de la zone des opérations. Grâce à nos mesures de défense, il n'y a pas eu de pertes d'existences ni de dégâts notables.

A titre de représailles, nos aviateurs ont, dans leur première attaque en règle exécutée, au cours de la nuit du 30 au 31, jeté 14.000 kilos d'explosifs sur la ville de Paris.

Un hommage de M. Mithouard au sang-froid de la population

Le bureau du Conseil municipal s'est réuni hier d'urgence à trois heures dans le cabinet du président, M. Mithouard, qui a autorisé à mettre à la disposition de l'administration les sommes nécessaires pour venir en aide aux familles éprouvées par le bombardement des avions allemands.

Un certain nombre d'observations ont été ensuite échangées, tendant à frayer l'enseignement que comportent les événements de la nuit, et M. Mithouard a été chargé d'en conférer avec l'administration.

Ajoutons que le président du Conseil municipal, après avoir visité, la nuit dernière, les lieux sinistrés, y était retourné le matin, en compagnie de M. Poincaré.

Ses collègues et lui rendent hommage au calme et au sang-froid de la population :

« Si les Allemands, disent-ils, s'imaginent affaiblir le moral de la population parisienne, ils se trompent. Leurs sinistres exploits ne soulèvent ni terreur, ni colère, mais plutôt un sentiment de mépris qu'il était facile de surprendre autour de nous dans tous les propos pour des actes de guerre aussi odieux qu'inutiles. »

L'Assemblée Générale des Actionnaires de la Banque de France

L'Assemblée Générale des Actionnaires de la Banque de France s'est tenue le 31 janvier sous la présidence de M. G. Pallain, gouverneur, qui a donné lecture, au nom du Conseil, du compte rendu des opérations pour l'exercice 1917. Le rapport des censeurs a été présenté par M. Derode.

Les entrées d'or, qui atteignent, depuis le début de la guerre, 2.277 millions, se sont élevées, durant l'exercice, à 288 millions, provenant exclusivement des versements volontaires du public. Les sorties ont été de 20 millions à destination de pays neutres ; il faut y ajouter un prêt de 435 millions à la Trésorerie britannique à l'appui de conventions de crédits conclues par le gouvernement français. Ce prêt, restitué après la cessation des hostilités, figure au bilan avec les prêts antérieurs sous la rubrique « Or à l'étranger. » Aucun nouvel engagement d'emprunt d'or n'a été pris depuis l'interdiction des Etats-Unis. A la fin de l'exercice, 5.350 millions d'or se trouvaient ainsi répartis : 3.313 millions « en caisse » et 2.037 millions « à l'étranger ».

Il a été livré à l'industrie et au commerce français près de 6 milliards de change, dont la plus grosse part vendue pour compte du Trésor, l'entremise de la Banque demeurant, comme on sait, entièrement gratuite pour ces opérations.

Les présentations à l'escompte se sont élevées en 1917 à 9.498 millions, contre 6.548 millions en 1916 ; la moyenne du portefeuille d'effets non échus a passé de 447 à 606 millions. Le portefeuille d'effets moratoires a été ramené à 1.141 millions contre 4.476 millions au maximum en 1914.

Plus du tiers du produit du 3^e Emprunt de la Défense Nationale a été recueilli par l'intermédiaire de la Banque de France ; elle a groupé à ses guichets un capital nominal de plus de 5 milliards. Le montant des Bons et des Obligations de la Défense Nationale souscrit par ses soins en 1917 a été de 8.884 millions, portant à près de 15 milliards le total des titres de ces deux dernières catégories placés gratuitement par la Banque depuis le début de la guerre.

Les avances temporaires à l'Etat s'élevaient, en fin d'exercice, à 12.500 millions. La circulation atteignait 22.336 millions.

Les sommes payées par la Banque de France à l'Etat, à titre de redevance sur la circulation productive, de redevance spéciale sur l'intérêt des avances au Trésor et de l'impôt du timbre sur la circulation, s'élevaient à : 58.329.000 francs contre 39 millions 752.000 francs en 1916.

L'Assemblée Générale a réélu censeur, M. Derode, négociant, ancien président de la Chambre de commerce de Paris, et régents MM. Loreau, industriel, membre de la Chambre de commerce d'Orléans, de Neuilly et Davillier, banquiers.

LA SOCIÉTÉ NESTLÉ

16, Rue du Parc-Royal, PARIS (8^e Arr.)

a le plaisir d'informer sa nombreuse Clientèle qu'elle est actuellement en mesure d'assurer toutes les commandes raisonnables en Lait Concentré, à condition que celles-ci soient composées de lait sucré et non sucré.

ON DEMANDE deux conducteurs de camions automobiles S'adresser à la Papeterie de la Seine, avenue de la République, à Nanterre.

BRIGITTE CHEZ SA MÈRE

PAR

PIERRE VALDAGNE

"Hampton tea"

La guerre a continué. On en est au mois d'octobre 1916. Jean Chautier, le mari de Brigitte, est déjà venu plusieurs fois en permission et Brigitte habite toujours chez sa mère. Elle avait eu un peu d'hopital : Simone, s'étant consacrée aux blessés, l'avait entraînée. Mais, tandis que la seconde fille de Mme Mouette se montre infatigable, la santé plus délicate de Brigitte la force à abandonner son poste. Maintenant elle s'occupe des soldats aveugles et elle consacre son argent à une œuvre où l'on apprend un métier lucratif à ces héros privés de la lumière.

Cependant, Mme Chautier a beaucoup de temps libre : plusieurs de ses amies jeunes filles se sont mariées comme elle. Ces dames se réunissent tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre.

Aujourd'hui, Brigitte et Mme Henriette Feston font un tour rue de la Paix avant de retrouver tout un groupe au "Hampton", où il est de mode d'aller prendre le thé.

HENRIETTE FESTON (extrêmement élégante, jupe très courte, hautes bottes lacées sur le côté. Elle est plantée, à côté de Brigitte, devant un luxueux magasin de lingerie). — Tiens, ma chérie !

Voici le modèle des chemises que je me suis fait faire.

BRIGITTE (admirant). — Oh !... elles sont ravissantes !...

HENRIETTE. — Elles sont de cent vingt-cinq francs. Je les ai eues à cent quinze. Si tu veux les mêmes, on te fera le même prix qu'à moi. Je suis bien dans la maison.

BRIGITTE. — Oh !... j'ai tout ce qu'il me faut en fait de lingerie. Quand j'ai quitté Roubaix j'ai tout laissé, tu penses !... Je me suis sauvée en n'emportant que deux pauvres malles ! Alors il a bien fallu me rééquiper en arrivant à Paris !...

HENRIETTE (la regardant avec complaisance). — Tu n'es pas mal équipée pour une provinciale !...

BRIGITTE. — Oh !... c'est bien simple ! Mais pour le linge, c'est maman qui s'en est chargée. Elle est allée chez Truchon.

HENRIETTE (riant). — Je vois ça !...

BRIGITTE. — Que veux-tu ? Maman s'est toujours fournie chez Truchon. C'est Truchon qui lui a fait son trousseau, dans le temps ; c'est lui qui a fait toute ma lingerie de jeune fille, celle de Simone !...

Maman dit que c'est une maison très sérieuse !

HENRIETTE (riant). — Son linge aussi ! C'est du linge dont on ne voit pas la fin ! Ce que tu dois être convenable avec ça, mon petit !...

BRIGITTE. — Ah !... dame, oui !... Je suis convenable !...

HENRIETTE. — Et puis, comme c'est du linge solide, inusable, il faut dire adieu à toutes les formes nouvelles !

BRIGITTE. — Oui !... ça n'est pas drôle !

HENRIETTE. — Qu'est-ce que tu veux ? Dès lors que tu rentreras chez ta mère, c'était forcé, tout ça !...

BRIGITTE. — Quoi, tout ça ?...

HENRIETTE. — Eh bien !... tout ça. Tu ne peux même pas t'acheter les chemises que tu veux ! Je te plains un peu !

Quand tu t'es mariée avec M. Chautier et qu'il t'a emmenée vivre à Roubaix, j'ai déjà trouvé que ça ne devait pas être gai pour toi !...

BRIGITTE. — Oh !... ma chérie, nous y étions installés délicieusement, et il y a à Roubaix toute une société que je n'ai fait qu'entrevoir, mais qui est très bien.

HENRIETTE (ironique). — Je n'en doute pas ! Cependant la guerre éclate, ton mari part et tu es obligée de te sauver d'urgence parce que les Boches arrivent. Je me dis : « Enfin, cette pauvre Brigitte va enfin connaître un peu Paris comme une jeune femme, elle qui ne l'a jamais connu que comme une jeune fille ! » Crac ! tu retombes chez cette excellente Mme Mouette, qui ne doit plus du tout se souvenir que tu es mariée !

BRIGITTE. — Il faut avouer que Paris, pendant la guerre !...

HENRIETTE. — Ma chérie, je te le concède ! Paris depuis la guerre ne ressemble pas au Paris d'avant la guerre. Mais, enfin, la vie recommence à y devenir possible. On peut aller au théâtre !...

BRIGITTE. — C'est tellement difficile pour rentrer !... Il fait noir dans les rues !...

HENRIETTE. — Moi, je trouve ça drôle !... Il m'arrive même de rentrer à pied.

BRIGITTE. — Toute seule ?...

HENRIETTE. — Non !... Je me fais reconduire tantôt par l'un, tantôt par l'autre !... Et puis on recommence à s'habiller ! Pense donc que je ne m'étais rien fait faire pendant plus d'un an !...

BRIGITTE. — On ne peut tout de même pas trop s'habiller en ce moment !

HENRIETTE (riant). — Ça, ça doit être une des rengaines de ta chère maman !

BRIGITTE. — Je pense un peu comme elle !...

HENRIETTE. — Ma chérie, il faut que les affaires reprennent... voilà ce qu'il faut ! Et puis il faut aussi que les poils nous reviennent du front ne soient pas ceux de l'arrière complètement aplatis. Nous devons leur prouver que nous tenons. Demande-leur ! Moi, j'ai trois fileuls !...

BRIGITTE. — Tu as trois fileuls ?...

HENRIETTE. — Oh !... des fileuls très bien, des officiers !... pas des poilus !... Eh bien, demande-leur leur opinion ! Ils te diront que les femmes doivent être une joie pour les yeux !...

BRIGITTE. — Je n'ai pas de fileuls. Jean n'a pas voulu. Je n'ai que des aveugles, de braves et bons garçons avec qui je sors trois fois par semaine et qui m'

le milieu d'une nuit aussi froide que celle d'avant-hier.

Combien de gens réveillés en sursaut se sont mis à leur fenêtre après s'être vêtus sommairement, et combien y sont restées, sans souci de l'après gelée, retenus par l'espoir de voir quelque chose !

Ils ne voyaient rien, mais ils ont attrapé des rhumes, qu'ils soigneront pendant des semaines, à moins que — comme le prétendait Francisque Sarcey — ces rhumes ne soient plus mortels que les bombes.

Et remarquez qu'en outre ils s'exposaient aux dangers d'asphyxie par les gaz et de blessures par les éclats, lesquels sont très atténués dans l'intérieur des maisons.

Mais comment empêcher les imprudents et les curieux de travailler pour les pharmaciens ?

L'avis de l'enfant

On ferait un bien curieux recueil si l'on pouvait noter tous les propos entendus au cours de la journée d'hier au sujet du raid de la nuit.

Il y a eu des réflexions de tout genre ; mais on peut affirmer qu'aucune n'était enflammée de fanatisme ni de démoralisation.

A la grande pitié pour les victimes se mêlait naturellement cette instinctive satisfaction qu'on éprouve après avoir passé par un grand danger.

Il y a eu des mots en grand nombre, mais celui-ci nous paraît peut-être le plus savoureux parce qu'il est le plus caractéristique de l'état d'âme que la guerre et les merveilles de l'invention scientifique ont fait aux jeunes générations.

Il a été dit par le fils d'un poète de nos amis :

Ce jeune homme n'avait pas été réveillé par le raid : les sirènes, les bombes et la canonnade n'avaient pas interrompu son sommeil — heureux âge !

Au matin, son père et sa mère lui racontaient le drame de la nuit et essayaient de lui peindre ce ciel sans nuage, cette lune magnétique qui éclairait comme en plein jour, la ronde des avions dont les projecteurs semblaient des étoiles toutes proches de nous, et les petits flocons blancs que dessinaient l'éclatement des projectiles.

— Bah ! dit l'enfant, on verra tout ça au cinéma.

Femmes politiques

Quelle est l'influence des femmes d'hommes politiques sur leurs maris ? Question qui n'a jamais été résolue et qui ne saurait l'être, la réponse variant avec les individus.

Chez nous, il est sans doute fort agréable d'être l'amie de la femme d'un ministre. On est presque sûre — pas tout à fait cependant — d'avoir des cartes pour les grandes séances des Chambres.

On peut aussi recommander des solliciteurs.

La dame passe la recommandation à son mari, qui la passe à son secrétaire, qui l'envoie aux bureaux.

Au compte qui en est tenu par ces messieurs des bureaux, bons psychologues, comme on sait, on peut juger du degré d'influence réelle de madame la ministre.

Mais dans quelle mesure ces dames peuvent-elles donner des « tuyaux » sur les projets de leur mari ?

Il faudrait savoir dans quelle mesure celui-ci les communique à sa moitié, et si elle s'intéresse assez à la politique pour s'inquiéter d'autre chose que du sort du cabinet.

En Angleterre, les femmes de ministres passent pour exercer une grande influence politique ; un ouvrage récent étudie le rôle que les épouses des plus célèbres « Premiers » ont pu jouer.

Le « truc » de Mme Gladstone peut servir de modèle aux dames qui ont à se défendre contre les questions indiscrètes.

Elle fut, paraît-il, en toute chose, la confidente de son mari.

Mais si un importun lui demandait ce que le « grand old man » comptait faire en telle circonstance difficile, elle répondait d'un air ingénu et intrigué :

— Vraiment... je me le demande... Que feriez-vous à sa place ?

Les privilégiés

On continue à faire queue devant les débits de tabac, malgré l'augmentation des prix, et les fumeurs lésés continuent à se plaindre, à prétendre qu'il y a des clients favoris.

L'administration proteste et déclare qu'elle va organiser une surveillance et qu'elle se verra.

Mais le moyen de rendre cette surveillance efficace ?

Ce serait assez simple.

Si les débits de tabac n'étaient pas fréquemment annexés à d'autres commerces, celui des boissons notamment, il y aurait sans doute fort peu de privilégiés.

Les fumeurs affirment, en effet, que, souvent, le débitant de tabac, qui est en même temps « bistro », voit d'un meilleur œil les clients qui consomment à son comptoir que les autres.

Il est certain qu'il y a plus de bénéfice à vendre une tournée d'apéritifs qu'à peser trois sous de tabac, et qu'il serait douloureux de perdre la vente de la tournée faute d'avoir su réserver de quoi fumer à ceux qui boivent.

Conclusion : pour fumer, il faut consommer de l'alcool.

Et nous vivons en un temps d'antialcoolisme !

Il est vrai que nous avons aussi une société contre l'abus du tabac.

LE PONT DES ARTS

L'auteur du *Sang des Races*, de la *Cina*, du *Rival de Don Juan* s'est toujours beaucoup attaché aux questions méditerranéennes. Aussi il était pour ainsi dire fatal qu'il étudiat la situation de l'Italie, de la Grèce, de l'Espagne, surtout en face du conflit européen. Un livre : *Les Pays méditerranéens et la guerre*, consacrera les résultats de ces méditations.

Infatigable travailleur, en attendant que paraisse ce *Mare nostrum* que nous annonçons ici même et qui sera un événement pour toute la famille, M. Vicente Blasco Ibañez se repose à Nice, au bord de cette Méditerranée dont il a si bien dit la gloire. Il en goûte le charme. Oui, mais il s'occupe aussi d'un autre roman, dont il ne veut rien encore révéler, mais qui sera aussi important, aussi considérable que *Mare nostrum*.

Un des livres qui ont le plus contribué à fonder la réputation du grand romancier espagnol Armando Palacio Valdés est certainement ses fameux *Papeles del doctor Angelico* (Papiers du docteur Angelico). Aujourd'hui M. Palacio Valdés revient à ses premières amours. Il donne une suite à cet ouvrage : *Años de juventud del doctor Angelico* (Années de jeunesse du docteur Angelico).

LE VEILLEUR.

C'EST donc en vain que j'aurai attaché mes rideaux avec des épingles, et que j'aurai réduit mon luminaire à un lumignon ! Ils sont venus tout de même, ont découvert Paris sans le secours d'aucun bec de gaz et nous ont lancé, à ce qu'ils disent, quatorze mille kilos d'explosifs. Le moment me semble venu de prendre quelques précautions pour protéger mon front contre les éclats. Mais quelles précautions ? Ici commence ma perplexité.

Rester dans mon grenier du cinquième étage, on m'assure que c'est imprudent, et je le conçois aisément. Il est bien certain que si une bombe choit sur la toiture, elle m'égorgera tout d'abord. Mon cadavre et mes meubles tomberont ensemble sur le chef du locataire du quatrième, qui recevra bien aussi quelques projectiles. Ce n'est donc pas au cinquième que je dois rester. Mais le quatrième me semble peu sûr.

Descendrais-je, comme le préfet de police nous l'a souvent conseillé, descendrais-je me réfugier dans la loge du portier, ou sous le vestibule d'entrée ? Cette précaution sera certainement efficace contre les bombes qui crèveront le toit. Je ne pense pas que ces marmottes aient une telle puissance pénétrante qu'elles traverseront cinq étages.

Mais si, au lieu de tomber sur le toit, elles tombent dans la cour, ni la loge, ni le vestibule ne seront des abris certains. Pour avoir voulu garder ma tête, je céderai mes jambes et mon ventre, qui me sont à peu près indispensables, et je serai fauché comme une tendre fleur.

La cave ? J'ai lu avant-hier que les voûtes des caves parisiennes sont généralement peu solides. Vais-je risquer de m'enterrer sous les décombres ? Il n'est pas question de me tenir dans la rue. La plupart des blessés de l'autre nuit ont été atteints pendant qu'ils erraient. Le premier étage est trop près du sol. Les bombes de la rue peuvent y lancer des gerbes de fer.

Alors ? Alors, je crois que je vais prendre un petit soporifique, et tâcher de rêver à des campagnes intactes. Le Destin fera, de ma personne endormie, ce qu'il voudra : je m'en remets à lui. Aussi bien, si je ne m'en remettais pas à lui, il s'en soucierait, je pense, assez peu.

Louis LATZARUS.

P.-S. — Cela dit, peut-être serait-il bon de ne pas fermer les portes du métro la nuit.

La Saint-Camelot

Hier, les camelots qui vendent les journaux de midi ont dû faire de petites fortunes.

Ces journaux parurent en retard sur leur heure habituelle. On les attendait avec impatience ; il y avait des kiosques où l'on faisait queue.

Lorsque les premiers porteurs arrivèrent, on se rua sur eux, et il aurait fallu près de chaque camelot un sergent de ville pour établir un service d'ordre.

D'ailleurs on se pressait, mais on ne se bousculait pas. Les premiers servis renseignaient les autres. Mais ceux-ci, quoique renseignés, voulaient avoir leur journal aussi.

Un camelot, ancien militaire, entouré d'une véritable grappe d'amateurs, parmi lesquels les minidettes dominaient, essayait de faire régner un peu de discipline dans cette masse inorganisée.

— Allons, voyons, ne poussez donc pas, disait-il, il y en aura pour tout le monde... Voyons, si vous me pressez comme ça, je ne pourrai jamais servir... Tenez, celui-là, c'est pour le poilu ; il est juste qu'il soit le premier servi... Et celui-ci pour madame, qui a un enfant sur le bras, et celui-ci pour mademoiselle, qui va être en retard à l'atelier... A vous, maintenant, le bourgeois !

Et il arriva ceci : il tendait un numéro à un acquéreur placé au second rang ; un autre, qui avait réussi à se glisser au premier, le saisit au passage.

— Ah ! mais non, fit le camelot, celui-là n'est pas pour vous : ici, c'est chacun à

son tour. Rendez le journal au monsieur, je vais vous en donner un autre.

L'ordre fut obéi sans récrimination. Si ce camelot était à la tête de certains de nos services, il s'en tirerait sans doute aussi bien que maint gros bonnet.

EN LIAISON

Sans qu'il en coûte une miette de pain à la nation, sans scandale et sans embarras, il est aisé de nourrir son chien, et même ses chiens.

Les personnes qui n'ont pas d'animaux à leur charge murmureront : « Quoi ! en temps de guerre, s'occuper de cela ? Il y a vraiment des soucis plus importants. » Elles prononceraient cette phrase avec superbe, et y joindraient un sourire de mépris. Bon. Mais c'est à celles et à ceux qui possèdent des chiens que je m'adresse, à celles et à ceux qui savent lire la bonté, la confiance et l'amour dans les yeux admirables de ces chers compagnons ; à celles et à ceux enfin qui ont dans le cœur un petit coin secret, délicat et charmant, et dans l'esprit une nuance assez jolie, dont ne se doutent jamais les malheureux incapables d'aimer les chiens. C'est à vous que je parle, mes sœurs, mes frères.

Il est donc facile de nourrir ses chiens, croyez-moi, et par conséquent de conserver auprès de soi les douces bêtes. Seulement, il faut naturellement consentir à se priver soi-même de la plus grande partie de son pain, de toute la mie au moins. Il faut que pas une miette des déchets de table ne soit perdue, pas une seule épluchure jetée. La cuisinière, les domestiques doivent consentir — la peine est vraiment légère — à ne plus verser négligemment dans la boîte aux ordures l'incroyable quantité de résidus comestibles que l'on peut recueillir en la plus modeste cuisine, mais à tout mettre de côté pour la pâtée des chiens. En y joignant par exemple du riz de qualité inférieure, quelquefois une tête de mouton, certains légumes pas chers et toute la graisse dont on peut disposer, on obtient une soupe excellente, et qui suffit parfaitement.

Cependant, il est indispensable que l'on y songe, que l'on rompe avec quelques habitudes nonchalantes, que l'on se prive soi-même, que l'on achète soigneusement les denrées dont on peut faire usage pour des bêtes, moins délicates que nous : en un mot, il y a lieu de prendre quelques soins, grâce auxquels, sans nuire à personne, on assure fort bien la vie d'amis humbles et délicieux.

Il est nécessaire aussi de savoir endurer avec patience le monsieur venimeux qui vous demande, en éclatant d'une joie secrète et dissimulée sous l'apparence d'une feinte commiseration : « Eh ! mais vous devez être bien ennuyé, avec vos chiens ? Est-ce que vous pourriez les garder ?... »

On doit se cuirasser contre la malveillance instinctive du prochain, supporter des : « Faudra-tu les tuer, tu sais : y a plus de pain !... Regardez-moi ce bétail : c'est plus heureux que nous... ça mange des cailloux et ça couche dans la saie... » et autres gentilles, qui ne sont, au fond, que l'expression cordiale de la haine sans importance dont chacun est animé contre chacun.

Croisez un jour, menant des chiens en laisse, les groupes d'ouvriers et d'ouvrières sortant d'une usine : vous prendrez quelque chose, comme on dit ! Pourtant, faites une expérience : lâchez les chiens. Ils vont courir ça et là, et aussitôt c'est à qui les appellera, les caressera.

En somme, on adore les chiens : mais c'est le chien d'autrui qu'on ne peut pas souffrir.

MARCEL BOULENGER.

L'autre danger

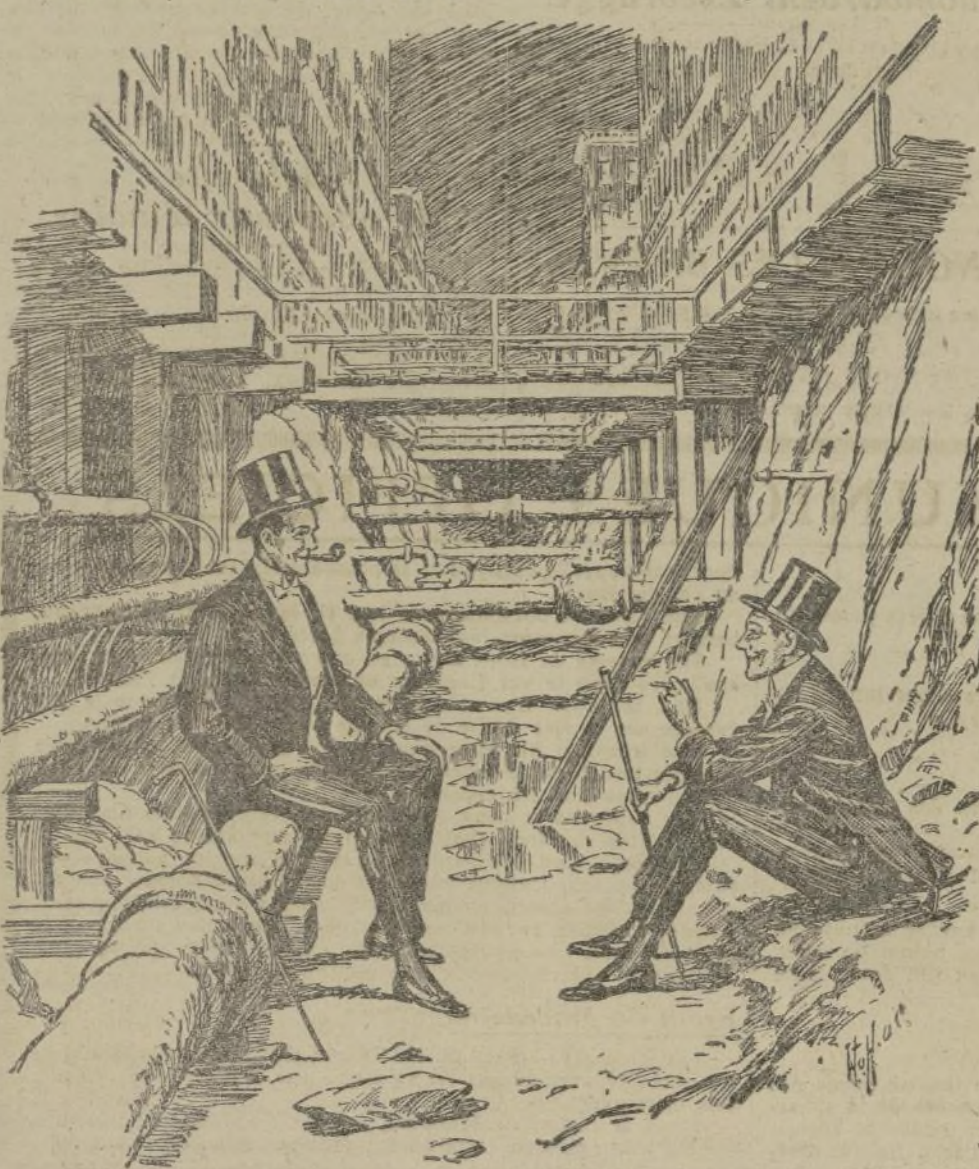
Francisque Sarcey protestait contre la multiplication des sorties de salles de spectacle, sous prétexte de remédier aux dangers d'incendie.

— En cas d'incendie, répétait-il, cela n'empêcherait pas du tout les accidents ; mais, en attendant, cela crée de perpétuels courants d'air, qui vous exposent à des rhumes mortels, lesquels tuent plus de monde chaque hiver que les incendies qui éclatent pendant dix ans.

Il faudrait se rappeler cette sage parole quand des avions allemands nous font la mauvaise plaisanterie de nous visiter vers

APRÈS LA GUERRE

par C.-A. Hoff



Ce qu'il faudra aux "Sammies" pour passer leurs soirées. (Life.)

Ayuntamiento de Madrid

LES COURS

— Le feld-maréchal duc de Connaught, accompagné par le lieutenant-colonel sir Malcolm Murray et le capitaine Ashworth, est arrivé en Egypte. Le duc de Connaught est envoyé par S. M. le roi d'Angleterre pour visiter l'armée égyptienne.

CORPS DIPLOMATIQUE

— Le ministre de Grèce à Londres, qui vient d'être assez souffrant, est à présent complètement rétabli.

INFORMATIONS

— Rencontré à Nice :

Princesse Marie Nipoglosi, comte et comtesse du Petit-Thouars, M. Jean de Mantacheff, Mme et Mlle Petit-Delchet, Mrs Langton-Drake, M. Pierre Gounod, baron et baronne F. de Flaghac, M. et Mme Ernest Carter, M. Raymond Recouly, etc., etc.

NAISSANCES

— Mme Jean Boissonneaux de Chevigny vient de mettre au monde un fils : Philippe.

MARIAGES

— Ces jours derniers a été béni, en la basilique de Notre-Dame du Port, à Clermont-Ferrand, le mariage du lieutenant Raoul de Cisternes de Vinzelles, du 5^e colonial, détaché à l'état-major de la 21^e brigade coloniale, fils de M. Stanislas de Cisternes, baron de Vinzelles, décédé, et de Mme, née de Laire, avec Mlle Gilberte de Gans, fille de M. de Gans, décédé, et de Mme, née d'Ussel.

— On annonce les fiançailles de Mlle Berthe Kraemer avec M. Etienne Bernard, sous-aide-major, décoré de la croix de guerre, fils de M. Tristan Bernard et frère de notre collaborateur Jean-Jacques Bernard.

DEUILS

— En l'église de Chantilly ont été célébrées hier, dans la plus stricte intimité, les obsèques du lieutenant pilote aviateur duc de Chevreuse.

S. A. R. Mme la duchesse de Chartres était venue du château de Saint-Firmin pour assister à la triste cérémonie, à laquelle seuls les membres de la famille avaient été conviés.

— Une messe anniversaire pour le repos de l'âme du roi Carlos de Portugal et de son fils, le prince royal Louis-Philippe de Bragança, sera célébrée ce matin, à dix heures et demie, en la chapelle de la Vierge de l'église Saint-Honoré d'Eylau.

— La cérémonie funèbre pour M. Jules Lachetier a eu lieu avant-hier à Fontainebleau. L'inhumation a été faite hier à trois heures au cimetière Montparnasse. Aucun discours n'a été prononcé. Une très nombreuse assistance, où figuraient la plupart des notabilités de l'Institut et de l'Université, a tenu à rendre un dernier hommage à celui qui fit si longtemps honneur à la science comme à l'enseignement.

Nous apprenons la mort :

Du lieutenant aviateur Lucien de Mello-Vieira, qui a succombé hier, âgé de vingt-cinq ans, à l'hôpital du Grand-Condé, à Chantilly. Comme observateur, il fut victime de l'accident d'adrenaline qui coûta la vie au duc de Chevreuse. Le glorieux défunt appartenait à l'une des plus grandes familles brésiliennes et s'était engagé au service de la France, qu'il aimait profondément.

De l'adjudant pilote aviateur Pierre Halphen, du camp retranché de Paris, mort dans un accident en service commandé ainsi que son mécanicien Fournier. L'adjudant Halphen, excellent pilote, fait prisonnier à Maubeuge le 8 septembre 1914, avait été emmené en captivité à Friedrichsfeld, d'où il réussit à s'évader en octobre 1915.

De M. Constantin Istrati, professeur de chimie à la Faculté des Sciences de Bucarest, ancien ministre du Commerce et de l'Industrie de Roumanie. L'éminent savant, à qui l'on doit de très belles recherches en chimie organique et qui a contribué largement à l'essor de l'industrie pétrolière en Roumanie, a succombé avant-hier à l'hôpital Pasteur, âgé de soixante-trois ans. Il était le beau-père du médecin-major Levaditi, chef de service à l'Institut Pasteur.

De M. Le Roy, chevalier de l'Ordre pontifical de Saint-Sylvestre, décédé à quatre-vingt-trois ans. Il avait consacré sa vie à la défense des intérêts religieux et aux œuvres charitables. De son mariage avec Mlle Delaporte de Boissoussel, morte il y a quelques années, il laisse un fils, le commandant Le Roy, marié à Mlle Bucaille de Littinière, et une fille, Mme de Lehen.

Du baron de Baxas-Chateaufort, qui a succombé au château de Saint-Macaire, âgé de quatre-vingt-huit ans.

Du baron Victor de Testa, décédé à Monte-Carlo ; il était le fils du baron de Testa et le frère du capitaine de Testa, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre.

BIENFAISANCE

— Les membres du Yacht Club de France (boulevard Haussmann, 82) ont tenu leur assemblée générale annuelle afin d'entendre le rapport sur les faits et la gestion de l'exercice 1917.

La navigation de plaisance étant complètement arrêtée, le Yacht Club a créé une caisse de secours destinée à venir en aide aux marins victimes de la guerre, ainsi qu'aux veuves et aux orphelins ; un service de distribution de vêtements et sous-vêtements chauds a été également organisé.

Le Club a délivré en 1917 4.300 pièces de vêtements aux inscrits maritimes mobilisés embarqués sur les patrouilleurs ou à leurs familles.

— S. A. le maharajah Scindia de Gwalior a fait remettre à LL. MM. le roi et la reine d'Angleterre une somme de 150.000 francs, qui sera répartie entre les familles nécessiteuses des officiers et marins britanniques. Un autre don de 300.000 francs a été adressé par le maharajah à S. M. la reine Elisabeth, pour venir en aide aux malheureuses populations de la Belgique.

DONNEZ VOS DENTS
BLANCHEUR ÉCLATANTE
PAR L'EMPLOI DU
DENTIFRICE BLEU "HÉRA"
Garanti sans acide - Aseptise - Conserve.
En Vente en PÂTE, ELIXIR À POUDRE dans toutes Pharmacies
Brochure illustrée n° 81 83 Rue de Chezy NEUILLY (Seine)

LA SEMAINE ÉLÉGANTE

UNE VENTE
DE CHARITÉ

LES FOURRURES PRÉFÉRÉES SONT LES PELAGES ASSEZ SIMPLÉS. — LE SATIN NOIR RESTE TRÈS EN FAVEUR. — LA VOGUE DE L'OR POUR LA TOILETTE ET LA DÉCORATION DES APPAREILS. LE TULLE ATTÈNUÉ SON SCINTILLEMENT.

AVEC des ensembles noir et blanc ou de cette jolie teinte blonde si sévante à la plupart des femmes on réalise des robes d'après-midi d'une réelle élégance quoique extrêmement simples. On ne peut pas dire que les fourrures ne se montent que timidement : robes et manteaux en sont copieusement garnis, mais on choisit plutôt les pelages pas trop somptueux, comme le caracul, la nutria et le petit-gris, de façon à ne pas choquer ceux qui préchent l'économie en toutes circonstances... C'est cependant aussi un devoir d'entretenir les industries de luxe qui sont une des principales branches de l'industrie française et de faire vivre les milliers et les milliers de gens pour lesquels la mode est le gagne-pain.

Quand il s'agit de charité, les femmes sont toujours prêtes à secourir les infortunées et on ne compte pas celles qui se dépensent infatigablement pour toutes les œuvres qui réclament leur argent, leur temps et leurs forces. Voici l'époque où les ventes, les kermesses et les concerts de charité sont nombreux. Les vendeuses rivalisent d'ingéniosité pour donner à leurs comptoirs un aspect attrayant et pour le garnir d'objets de vente facile, car le temps n'est plus où l'on achetait l'importance qu'il faut pour faire plaisir à la vendeuse. On fait assaut de coquetterie pour se faire plus séduisante ; dans un but charitable, c'est bien excusable. C'est donc dans ces ventes et ces théâtres qu'on a le plus de chances, actuellement, de rencontrer de jolies toilettes.

Le satin noir reste en grande faveur ; il se rehausse de fourrure et de broderie d'or. Alors que la mode est dans son ensemble assez simple, jamais on n'a porté autant d'or : tunique brodée, turban seraient d'une élégance un peu trop "du soir" si des mètres et des mètres de tulle illusion n'adouciaient, par un agréable voilage, le scintillement un peu brutal. L'or, du reste, est en grande faveur également dans la décoration d'appartement : les franges d'or ourlent les rideaux de tulle de couleur qu'on emploie comme vitrage, à moins que le tulle ne soit lui-même tissé d'or. Les broches métalliques sont très employées par les artistes modernes, et le style chinois, si en faveur, donne à l'or une place importante dans maints intérieurs. Certains divans disparaissent sous d'énormes coussins cirouilles, en drap d'or ou en lamé. Tant d'or quand la défense nationale nous a réclamé tout le nôtre indiquerait que les femmes sont de mauvaises patriotes, si l'or fin de nos parures n'était le plus souvent en définitive que du modeste clinquant.

JEANNE FARMANT.

Groupe de coussins en velours noir et satin blanc brodés d'or et appliqués de motifs de velours de différents tons. — Sacs de perles et de tapisserie. — Colliers d'ambre et de perles de bois.

Tunique d'astarte gris acier brodée de soie vieux bleu. Ceinture souple nouée derrière ornée de velours vieux bleu. Jupe en même velours dépassant la tunique.

Robe de panecra noir fendue de côté sur une seconde robe de maille blanc, dépassant un peu la robe noire. Gilet de maille et grand col châle en shungs naturel.

Manteau de satin marron glacé ; tout le bas jusqu'aux hanches, le col et le manchon sont en castor naturel. Double cordelière à pompons de fourrure servant la taille.

Robe entièrement en d'orsador noir ; jupe légèrement plissée ; la tunique, assez collante et sans aucune garniture, esquisse un léger mouvement de draperie en travers à la ceinture.

peuvent pas savoir comment je suis habillée...

HENRIETTE. — Oh !... c'est très beau !... C'est très beau !... Mais, moi, des aveugles, je ne pourrais pas. Un aveugle, ça me fait peur !... C'est plus fort que ma volonté ! Alors... pour cet hiver... c'est-tu décidée pour une fourrure ?...

(Les deux femmes s'arrêtent, justement, devant la montre d'un fourreur célèbre.)

BRIGITTE. — Eh bien, non !... Maman m'a dit que, pendant la guerre, il fallait être raisonnable.

HENRIETTE (apitoyée). — Pauvre chérie !

(Cependant, les deux femmes sont arrivées devant le « Hampton lea ». Comme elles viennent de traverser la place Vendôme, où l'on n'y voit goutte, elles sont joyeusement surprises par l'éclat des lumières qui inondent les deux grandes salles luxueuses. Toutes les tables sont occupées ; le regard de Brigitte embrasse un spectacle d'élégances : fourrures de prix, toupies hautes en velours, colliers précieux, bagues étincelantes. L'air est chargé d'une fine odeur de poudre de riz et de tabac étranger. Quelques hommes en civil, beaucoup d'uniformes, Henriette a pris son face-à-main et fouille du regard parmi la foule. Mais bientôt, tout à coup, on lui fait signe d'une table, et Henriette s'y dirige à grand-peine, suivie de Brigitte ébouie. Autour de la table il y a déjà Germaine Francœur, Mme Dessin, exactement habillées sur le modèle d'Henriette Feston, plus le toujours pimpant Arthur Gratte (cinquante ans) et un jeune capitaine, Henri Maurier, dont l'équipement est impeccable, mais ne comporte aucune croix de guerre.)

ARTHUR GRATTE (se précipitant vers Brigitte, dont il baise dévotement le gant). — Chère madame Chautier !

(Et, après les « bonjour » échangés, on s'installe et l'on mange des gâteaux en papotant. A sept heures, Brigitte a l'impression que le jeune capitaine a serré de très près son amie Henriette et qu'elle a, elle-même, serré de très près par le semant Arthur Gratte. Et cela lui fait une impression très désagréable, car elle s'est mise soudain à penser à ses aveugles.)

BRIGITTE (qui vient de regarder l'heure, se lève précipitamment). — Il faut que je me sauve !...

HENRIETTE. — Déjà !... Brigitte. — On dîne à 7 h. 1/2 à la maison. Ma mère tient à l'exactitude !...

HENRIETTE (haussant les épaules). — Ta mère !... toujours ta mère !... Tu es mariée pourtant !

ARTHUR GRATTE (à Brigitte). — Permettez-moi de vous reconduire. J'ai ma voiture !

BRIGITTE (nettement). — Merci !... Je rentrerai seule !

HENRIETTE (à Brigitte). — Tu sais !... N'oublie pas demain !... Nous prenons le thé tous ensemble au « Royal ». N'oublie pas, ma chérie !...

BRIGITTE (qui s'en va). — Non !... Non !... Je n'oublie pas !...

(Cependant, en rentrant chez elle, même avant de se mettre à table, Brigitte, toujours désagréablement impressionnée, écrit à Henriette un peu pour se dédommager le lendemain. Décidément, elle ne veut plus se

trouver en présence de ce vieux céladon d'Arthur Gratte. Et, en paix avec sa conscience, Brigitte gagne la salle à manger.)

M^{me} MOUETTE (brave femme). — Eh bien, ma Brigitte !... Qu'as-tu fait de ta journée, ma chérie ?...

BRIGITTE (détachée). — Pas grand-chose ! J'ai été flâner rue de la Paix avec Henriette Feston !...

M^{me} MOUETTE (agitant la tête). — Henriette Feston !... Henriette Feston !... Tu la vois bien souvent, cette Feston-là ! Est-ce que tu ne penses pas qu'avec ses airs évaporés...

BRIGITTE (sèchement). — Oh !... maman !... il n'y a rien à dire sur Henriette... Quant à ses airs... elle a l'air de toutes les Parisiennes !...

M^{me} MOUETTE (brave femme). — Mais oui, mais oui... justement ! Oh !... ça la regarde !... Ça regarde aussi son mari !...

SIMONE (qui n'avait rien dit et qui se met à pouffer). — Oh !... son mari !...

M^{me} MOUETTE (surprise). — Eh bien... Qu'est-ce que tu as, Simone ?

SIMONE. — Je n'ai rien ! Je n'ai rien !...

M^{me} MOUETTE (à Brigitte). — Je te disais, ma chérie, qu'étant donnée ta situation très particulière, tu te trouves forcée à user d'une grande circonspection !...

BRIGITTE (nervueuse). — Oui, maman ! Ma situation très particulière... En effet ! Je suis même beaucoup moins libre que Simone !...

M^{me} MOUETTE. — Oh !... peux-tu dire ?...

BRIGITTE (coupant). — Enfin, maman... veuillez bien compter sur moi. Je sais ce que j'ai à faire !...

(Après dîner, Brigitte rentre chez elle les nerfs à vif. Elle voit sur sa table le pneu destiné à Henriette pour se dédommager. Mais elle se croit persécutée : de nouveau, elle est hantée par l'idée que son indépendance est menacée et, au lieu d'envoyer le pneu, elle le déchire.)

BRIGITTE (seule). — Après tout !... A écouter maman, il faudrait que je ne quitte pas ses jupes !

Pierre VALDAGNE.

THÉÂTRES

Apollo. — Contrairement à des bruits provoqués par le raid de la nuit dernière, les représentations de l'Affaire du Central Hotel se poursuivent avec le même succès.

Gaumont-Palace. — Au programme de cette semaine : La Nouvelle Mission de Judex (troisième épisode : L'Enfermée). C'est l'entreprise totale par une force occulte de toutes les facultés d'une pauvre fille, et Primerose ne pourra qu'obéir strictement aux ordres donnés.

Redempta, comédie dramatique, écrite sous le haut patronage de la Ligue maritime française, et interprétée par Raphaël Dulos et Madeleine Lély.

Les Gaumont-Actualités et les Annales de Guerre, qui sont plus que jamais d'un puissant intérêt. Représentations tous les soirs, à 8 h. 15. Matinées : jeudi, dimanche et fêtes, à 2 h. 15.

Electric-Palace, 5, boulevard des Italiens. Spectacle de 2 h. à 11 h.

AUX FOLIES-BERGÈRE

CE SOIR

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

DANS LA

REVUE FÉRIQUE

DU CÉLÈBRE FANTAISISTE

GROCK

and partner

Demain samedi, matinée populaire

FAUTEUILS : 1, 2 ET 3 FRANCS

AVEC GROCK

et THE SENSATIONAL

LOUISIANA MINSTRELS BAND

NOUVEAU PROGRAMME

A L'OLYMPIA

où l'on applaudit aux côtés

DU CÉLÈBRE ORCHESTRE AMÉRICAIN

DES 7 SPADES

Rentrée de BRUEL

et P. DERSSEN LEMAX

M. HOUKE-KEYSTONE

Vedettes et Atractions

et un sketch désopilant

L'AFFAIRE DE L'AMERICAN BAR

avec MARIE DORVILLE, NOUVEAU et CES FLANDRE

SPECTACLE UNIQUE FAUTEUILS

1 franc

AUJOURD'HUI MATINÉE ET SOIRÉE

La Soirée :

Opéra, relâche ; demain, 7 h. 30, Monna Vanna.

Comédie-Française, 8 h. 15, la Triomphatrice.

Opéra-Comique, demain, 7 h. 30, le Roi d'Ys.

Au boulevard de France.

Odeon, relâche ; demain, 2 h. 15, la Souris ;

8 h. 15, le Carnaval des Enfants.

Gaité-Lyrique, 8 h. 15, Si j'étais roi.

Vaudeville, 8 h. 30, la Marquise de l'escouade.

Porte-Saint-Martin, 8 h. 15, le Grand-Père.

Antoine, 8 h. 10, les Butors et la Finette.

Trion-Lyrique, 8 h. 15, la Mascotte.

Châtelet, 8 h. 15, la Course au bonheur.

Variétés, 8 h. 15, Ohé ! Cupidon. Dearly,

Cambion.

Sarah-Bernhardt, 8 h. 30, les Nouveaux riches.

Th. Réjane, 8 h. 15, la 1^{re} Chaise.

Apollo, 8 h. 30, l'Affaire du Central Hotel.

Palais-Royal, 8 h. 30, le Compartiment des

dames seules.

Gymnase, 8 h. 45, Petite Reine (dernières).

Athénée, 8 h. 30, la Paine de champagne.

Bouffes-Parisiens, relâche pour répétitions.

Renaissance, 8 h. 30, les Dragées d'Hercule.

Cuny, 8 h. 30, le Billet de logement.

Nouvel-Ambigu, 8 h. 30, le Système D.

Déjazet, 8 h. 15, les Femmes à la caserne.

Edouard-VII, 8 h. 45, la Petite bonne d'Abraham.

Femina, 8 h. 30, Chut ! revue.

Capucines, 8 h. 30, Comme une fleur, revue ;

Carte de couchage.

Judith.

Grand-Guignol, 8 h. 15, Voyage à deux ; les

Monstres.

Scala, 8 h. 15, la Gare régulatrice.

Comédie-Marigny, 8 h. 30, l'Art de tromper les

femmes.

Savonnerie MICHAUD

PARIS

Vous-avez-vous avoir

la main

douce et blanche ?

LE SAVON

ONCTUOSIS

TRÈS PRATIQUE POUR LE BAIN

AFFINE ET EMBELLIT LA PEAU

En vente partout

Gaumont, 8 h. 45, C'est la Nouba !

Th. des Arts, 8 h. 30, le Poutailier.

Th. Moderne, 8 h. 15, 3 h. mat. Sam. dim. soir.

à 8 h. 45, Spectacle. Paul, 1, 2, 3 fr.

PASTELLES DE DERS

Folies-Bergère, 8 h. 30, la Revue féérique.

Olympia (Centr. 44-68), 8 h. 30, spectacle de

musique-hall (20 numéros). L'Affaire de l'Amé-

ricain Bar (sketch).

Re-Ta-Glan, 8 h. 30, C'est ça ! revue.

Nouveau-Cirque, tous les soirs ; matinée jeudi,

samedi et dimanche.

Concert Victoria, 61, r. Château-d'Eau (métro),

8 h. 30 : la jolie Lina Tyber, le fin diseur

Fred Pearly, etc.

CINÉMAS

Gaumont-Palace, 8 h. 15, la Nouvelle

Mission de Judex (3^e épisode). Loc. 4, r.

Forest, 11 à 12 et 15 à 17 h. T. Marc. 16-73.

Electric Palace, 5, Bd des Italiens. Chartot

pompier ; l'Enfermée (3^e épisode de Judex).

MUSIQUE

Dernier récital de piano de Walter Morse

Rumet, demain, à 8 heures, au théâtre du

Vieux-Colombier (couvert de Chopin, Debussy

(6 images) et de Moussorgsky). Billets au théâtre

à 10 francs. Saxe 64-69 ; et chez Durand, 4, place

de la Madeleine.

Aujourd'hui vendredi, à 4 h. 1/2, à l'Univer-

sité des Annales, premier concert de musique de

chambre, festival César Franck, avec le concours

du quatuor Cahille, de M. Plamondon, de

l'Opéra, et de Mme Chailley-Richez (31, rue Saint-

Georges).

COURS ET CONFÉRENCES

A l'Université des Annales, 51, rue Saint-Geor-

ges, aujourd'hui vendredi, à 2 h. 1/2, le Rôle de

la femme dans la société de demain, conférence

par M. Ed. Herriot.

PETITS CONSEILS

Mme Madeleine de R... répondra à toutes les

questions (féminines qui lui seront posées. Timbre

pour lettre personnelle.

M. B. — Les Préparations Héra... 31, rue de

Chezy, à Neuilly, peuvent vous fournir, malgré

les 3 millions actuelles, tous leurs produits de

beauté. Comme nous avons eu l'occasion de le

dire précédemment, ces produits sont réputés les

meilleurs.

Ariane. — Evitez les changements brusques

de température. Suivez un régime très rafraî-

chissant et surveillez votre circulation et votre

intestin. En outre, voici une formule dont il con-

vient de faire des lobules quotidiennes : gomme

du Sénégal, 4 gr. ; soufre précipité, 10 gr. ; alcool

camphré, 15 gr. ; eau distillée de roses, 135 gr.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 49, rue Cadet, Paris. — Volunard.

LE CORSET MODERNE

Certains journaux de mode prétendent que les femmes ne portent plus de corset. C'est absolument faux, car il est très difficile de s'en passer complètement, et quand il ne s'agit que de maintenir le bas du bien tendu sur le mollet, un corset serait nécessaire. Seulement, le corset actuel, bien fait, moulé sur le corps, est si souple, il laisse aux mouvements tant de naturel, aux attitudes tant de souplesse, qu'on devine à peine sa présence sous la robe floue, et pourtant il empêche les formes de s'empêcher. Clavier, le maître corsetier, a créé cette saison quelques modèles parfaits pour obtenir la silhouette un peu abandonnée qu'on aime en ce moment et qui fait paraître les femmes si jeunes.

Visitez actuellement l'exposition des derniers modèles de M. A. Clavier, 254, Faubourg-Saint-Martin (angle de la rue Lafayette). Métro : Louis-Blanc.

Bourse de Paris, 31 janvier 1918

VALEURS	Cours précédent	Cours du jour	VALEURS	Cours précédent	Cours du jour
PARQUET					
5 0/0 non lib.	88 70	88 70	101 1/2	101 1/2	101 1/2
5 0/0 libéré	88 70	88 70	101 1/2	101 1/2	101 1/2
3 0/0 non lib.	57 75	57 75	101 1/2	101 1/2	101 1/2
3 0/0 libéré	57 75	57 75	101 1/2	101 1/2	101 1/2
1 1/2	90 10	90 10	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Tunis 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Algérie 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde 1882	327 50	327 50	101 1/2	101 1/2	101 1/2
Inde					

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE ET LE PRÉSIDENT DU CONSEIL VISITENT LES QUARTIERS BOMBARDÉS



LE CORTÈGE OFFICIEL, COMPOSÉ DES PLUS HAUTES AUTORITÉS CIVILES ET MILITAIRES, DEVANT UN TROU CREUSÉ PAR UNE BOMBE

Hier matin, M. Poincaré, MM. Clemenceau, Antonin Dubost, Deschanel, Pams, Raux, général Dubail, Delanney, Dumesnil, Deslandres, Mithouard, etc., se sont rendus sur les points de Paris éprouvés par le bombardement. On voit, sur notre photographie :

1. M. Delanney, préfet de la Seine; 2. le général Dubail, gouverneur de Paris; 3. M. Raymond Poincaré; 4. M. Dumesnil, sous-secrétaire d'État à l'Aviation; 5. M. Clemenceau; 6. le général Duparge, secrétaire général de la présidence; 7. M. Raux, préfet de police.

"MERVEILLEUX VOTRE NOBIAL"

C'est le cri de tous ceux qui ont éprouvé l'effet rapide et bienfaisant de cet INCOMPARABLE REMÈDE DU

RHUME DE CERVEAU

qui est désormais reconnu et ordonné par tous les médecins qui l'ont éprouvé comme le **SPECIFIQUE du CORYZA**

On avale ou croque deux pilules et le coryza disparaît comme par enchantement. Envoi franco contre 1 fr. 95 par la Pharmacie Normale, 56, rue de Passy, à Paris.

Toute pharmacie les procure sans frais : Londres. ROBERTS et C^{ie}, 76, New-Bond Street. ITALIE et ESPAGNE : Principales pharmacies. ALGER : BRENTA, 3, Bab Azoum et toutes pharm.

FEMMES QUI SOUFFREZ

VOUS SEREZ SOULAGÉES & GUÉRIES PAR LES

PILULES VÉGÉTALES DE L'ABBAYE DE CLERMONT

VÉRITABLE JOUVENCE

Renseignements & Brochure Gratuits S. THEZÉE A LAVAL (Mayenne) ET DANS TOUTES LES PHARMACIES

GOUTTES DES COLONIES DE CHANDRON

CONTRE MAUVAISES DIGESTIONS, MAUX D'ESTOMAC, Diarrhée, Dysenterie, Vomissements, Cholérine

PUISSANT ANTISEPTIQUE DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

DANS TOUTES LES PHARMACIES VENTE EN GROS : 8, Rue Vivienne, Paris.

LES PLUS BELLES DENTS DU MONDE

par l'emploi du

CLINODONT

Pâte Dentifrice à la Glycerine DE FABRICATION FRANÇAISE

USINE A PARIS: 33 Rue des CLOYS (XVIII^e)

O. LEOBOLDT Concessionnaire, 83, Rue de Maubeuge, 83

En vente partout. Ech. 0.50 en timbres poste

1^{re} VENTE SUR SOUMISSIONS CACHETÉES

chaque voiture ou pièce détachée formant un lot distinct, de :

107 AUTOMOBILES MILITAIRES RÉFORMÉES

2^o VENTE AUX ENCHÈRES PUBLIQUES

50 MOTOCYCLETTES, 10 SIDE-CAR, 15 MOTEURS

15 Changements de vitesse, 20 Ponts arrière, 20 Directions, 20 Essieux

EXPOSITION

DES VEHICULES ET PIÈCES AU CHAMP-DE-MARS (Emplacement de l'ancienne Galerie des Machines)

Pour les Motocyclettes et pièces détachées : au 25 janv. au 10 fév.

Pour les Voitures : du 25 janv. au 8 fév.

Période pendant laquelle les soumissions seront reçues (pour les voitures) : du 25 janv. au 8 fév.

L'ADJUDICATION sera prononcée le 11 février pour les motocyclettes et pièces. le 9 février pour les voitures.

AMATEURS, CONSULTEZ LES AFFICHES

Faites tout vous-même !

"Le Travail chez soi" vous dira comment.

Tirez parti de votre travail !

"Le Travail chez soi" vous dira comment.

Le Travail chez soi

et

L'Art d'en tirer parti

Revue Mensuelle des Travaux manuels et d'agrément (Amateurs, Professionnels et Apprentis) et des moyens d'en tirer plaisir, bien-être et profit par la vulgarisation des recettes rationnelles, pratiques, nouvelles, tous le main expérimentées et des méthodes modernes de Travail (chez soi et au dehors), de Publicité et de Vente (Technique des Affaires). Abonnement 12 fr. par an. Un exemplaire de 44 pages illustrées (32 cent., de haut et 25 de large, sur 3 colonnes, plus de 12.000 idées pratiques et lucratives) franco, par retour du courrier, contre 1 franc (à déduire du prix de l'abonnement) en mandat ou timbres à Quignon, éditeur, 16, rue Alph.-Daudet, Paris (XIV^e). L'abonnement d'un an est entièrement remboursé par 120 mds gratuits aux petites annonces (12 lignes-lett.).

SAVON "Le Pliant"

Pour Frix et Conditions écrire SAVONNERIE PROVENÇALE - MARSEILLE, St-JUST.

Nota. - La Maison n'expédie que contre remboursement

VOIES URINAIRES

Maladies de la PEAU

Prostate, Avarie, Impuissance, Filaments, Mitrice, Perles, Eczem, Démangeaisons, Gale, Dartres, etc.

Consultez les Docteurs Spécialistes

L'INSTITUT MILITO

Grande Clinique universelle fondée pour la célérité de ses traitements et la modicité de ses prix

7 et 9, Cité Milton pr. St-Martin, Paris

VOULEZ-VOUS GUÉRIR ? ET GUÉRIR RAPIDEMENT

606 Salons spéciaux 914

Ouvert tous les jours de 9 h à 10 h

Traitements d'urgence

LYON EST PLACÉE AU CARREFOUR

des grandes voies européennes de communication

La Foire de Lyon

A LIEU du 1^{er} au 15 MARS DE CHAQUE ANNÉE

LYON

PARIS

BELGIQUE

SUISSE

ITALIE

MARSEILLE

ALGER

TUNISIE

MADRID

BOURDEAUX

des 2 Amériques

de Lisbonne

Maroc

Publ. GERTHILLIER LYON

Pour tous renseignements, s'adresser au secrétariat de la Foire, Hôtel de Ville, Lyon, ou à M. Depas, délégué officiel pour Paris et la Région parisienne, 19, boulevard de Strasbourg, Paris. Téléphone Nord 28-52, 28-53.

Crème EPILATOIRE Rosée

L'ÉPILIA du D^r SHERLOCK

SPECIALE POUR ÉPIDERMES DÉLICATS

Une seule application détruit en quelques minutes POILS et DUVETS du visage ou du corps. Rend la peau blanche et veloutée.

Vitex, 2500 mandat ou timbres, Édouard, 8, POITEVIN, 2, Pl. du Théâtre-Français, Paris

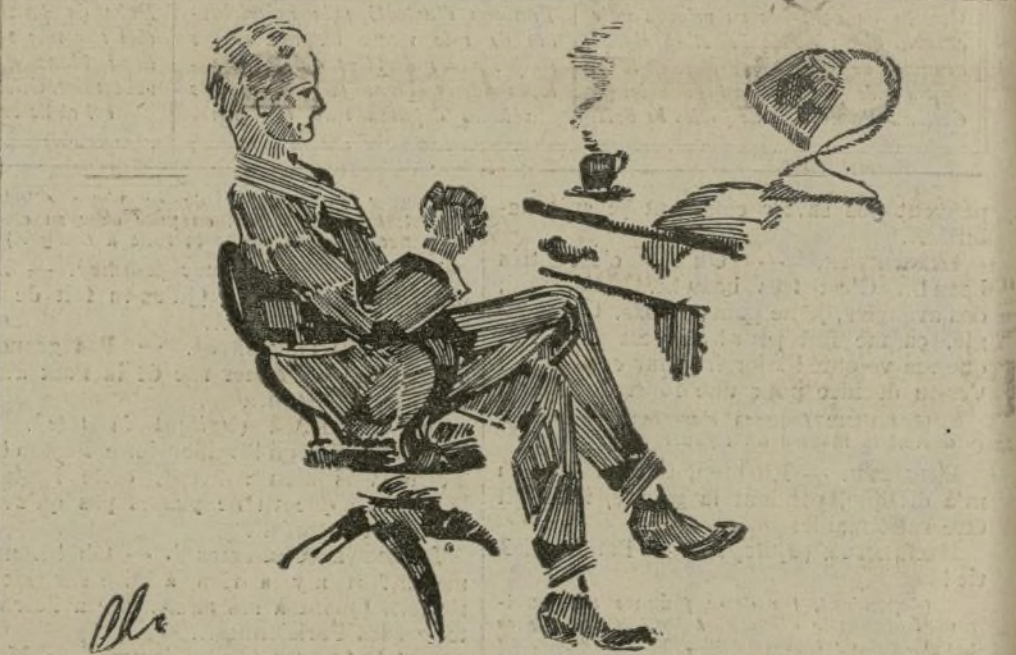
GLYCOMIEL

Gélaté à base de Glycérine et de Miel anglais. Souverain contre les rougeurs de la PEAU.

Grand Tube 1.60 francs. 37, Faubourg Poissonnière, Paris.

SAVON DE M'ENAGE "AU LANCIER"

Postal 40 kilos franco gare contre mandat 28 francs adressé MILHAUD, 7, rue Castel, Nice (Alpes-Marit.).



QUEL DÉLICIEUX ARÔME !... LE CAFÉ GILBERT EST VRAIMENT LE ROI DES CAFÉS.

Demandez les CAFÉS GILBERT dans toutes les Epiceries... Pour la vente en gros s'adresser : CAFÉS GILBERT à POITIERS...

Pilules Orientales

Developpement, Fermeté, Reconstitution du Buste chez la Femme.

Le flacon avec notice 7 fr. 50 franco. - J. RATIE, Ph^o, 45, Rue de l'Ecliquier, Paris.

IL EST DÉMONTRÉ par l'analyse chimique QU'UNE CUILLERÉE À CAFÉ OU CINQ COMPRIMÉS DOSE MOYENNE

ASCOLÉINE RIVIER

équivalent à 1/2 litre de la meilleure HUILE de FOIE de MORUE très coûteuse en ce moment.

L'ASCOLÉINE RIVIER se présente sous trois formes :

EN HUILE - sans goût désagréable - POUR LES ADULTES

EN COMPRIMÉS - véritables bonbons - POUR LES ENFANTS

EN AMPOULES - injectables - action très rapide

ELLE REMPLACE DONC AVANTAGEUSEMENT L'HUILE DE FOIE DE MORUE DANS TOUS LES CAS

TOUTES PHARMACIES, OU À DÉFAUT CHEZ M^r HENRI RIVIER, Ph^o 26-28 RUE S^t CLAUDE, PARIS

5 gr. ASCOLÉINE RIVIER = 500 gr. HUILE de FOIE de MORUE